



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







Vet. Fr. IV B. 981

£20  
Handwritten notes



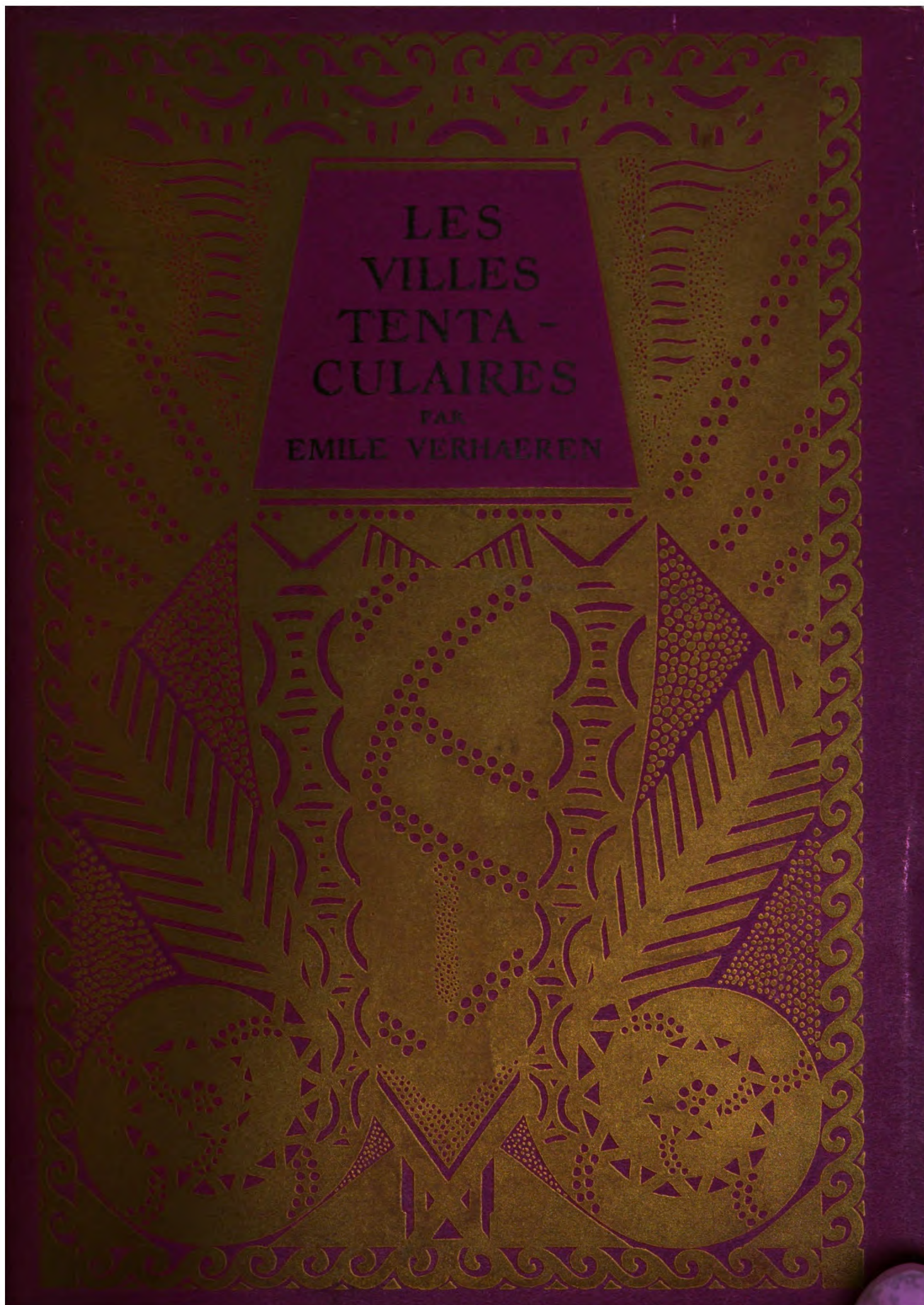


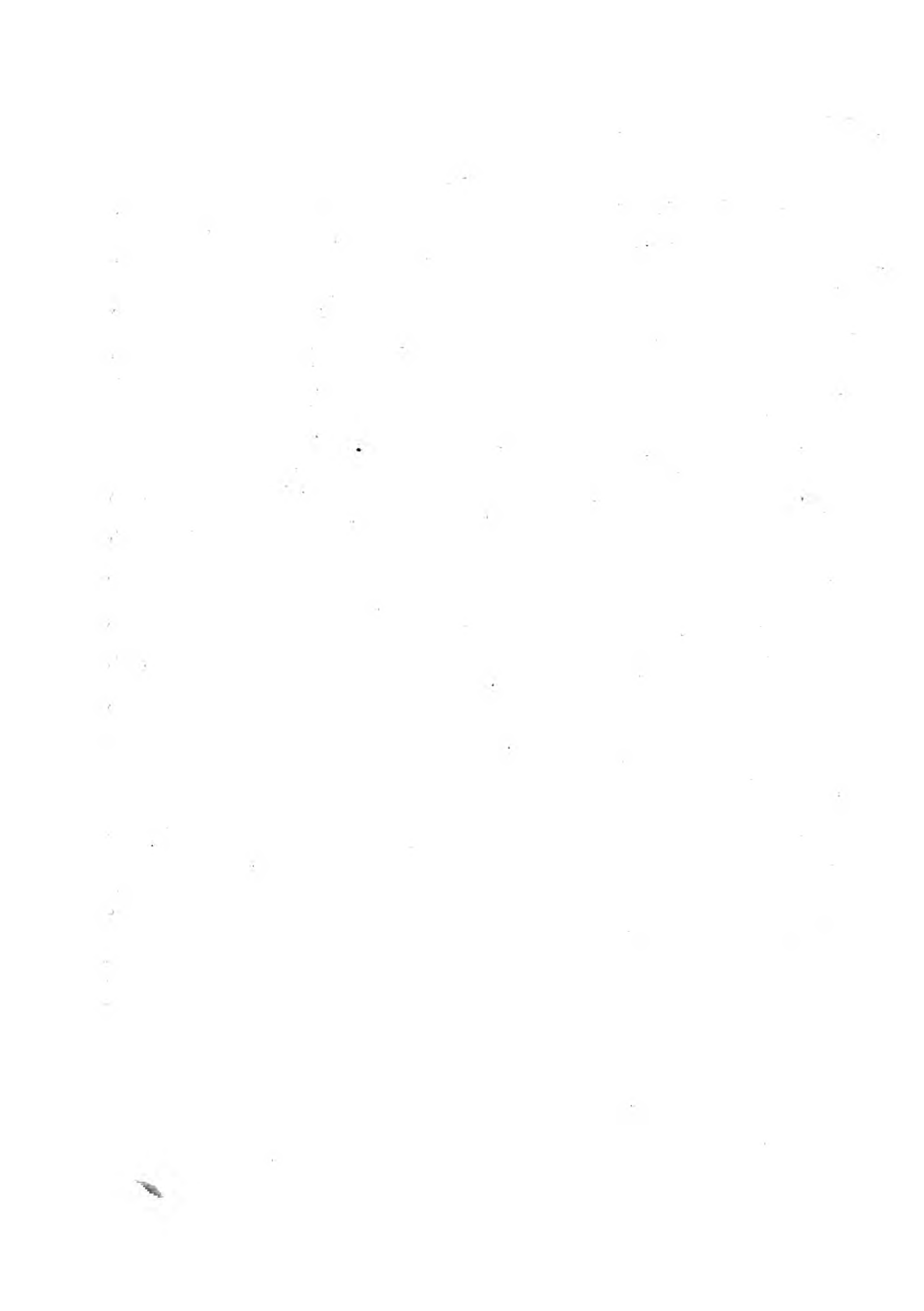






LES  
VILLES  
TENTA-  
CULAIRES  
PAR  
EMILE VERHAEREN





LES VILLES  
TENTACULAIRES



*Au poète HENRI DE RÉGNIER*





*EXEMPLAIRE N° 137*



ÉMILE VERHAEREN

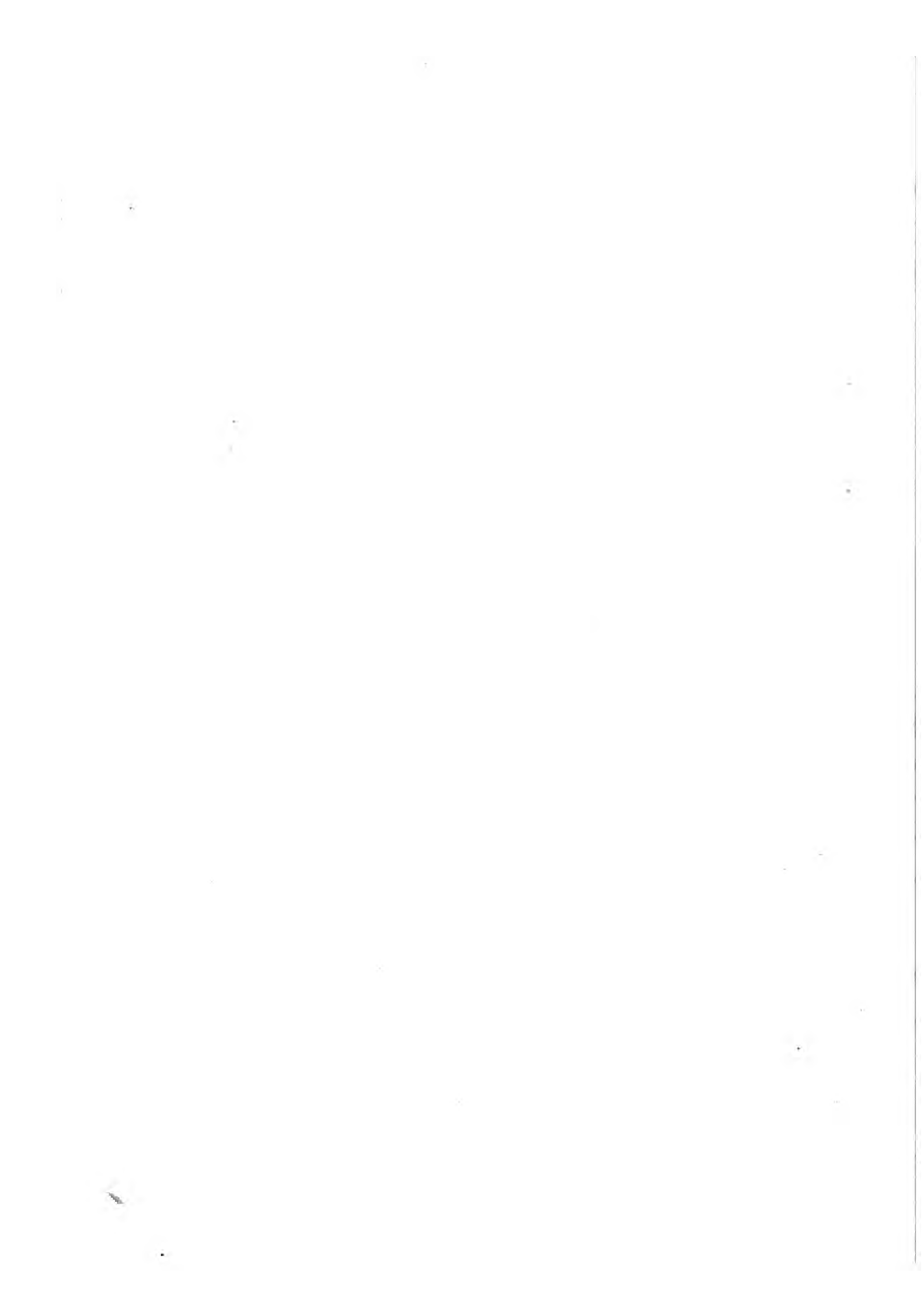
# LES VILLES TENTACULAIRES

DÉCORATION DE GEORGES BRAUN



*COLLECTION DE "L'AMOUR DES LIVRES"*  
*RENÉ KIEFFER, ÉDITEUR, 18, RUE SÉGUIER*  
*PARIS - 1926*







## LA PLAINE

*La plaine est morne et ses chaumes et granges  
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus,  
La plaine est morne et lasse et ne se défend plus,  
La plaine est morne et morte — et la ville la mange.*

*Formidables et criminels,  
Les bras des machines hyperboliques,  
Fauchant les blés évangéliques,  
Ont effrayé le vieux semeur mélancolique  
Dont le geste semblait d'accord avec le ciel.*

*L'orde fumée et ses haillons de suie  
Ont traversé le vent et l'ont sali :  
Un soleil pauvre et avili  
S'est comme usé en de la pluie.*



*Et maintenant, où s'étagaient les maisons claires  
Et les vergers et les arbres allumés d'or,  
On aperçoit, à l'infini, du sud au nord,  
La noire immensité des usines rectangulaires.*

*Telle une bête énorme et taciturne  
Qui bourdonne derrière un mur,  
Le ronflement s'entend, rythmique et dur,  
Des chaudières et des meules nocturnes ;  
Le sol vibre, comme s'il fermentait  
Le travail bout comme un forfait,  
L'égout charrie une fange velue  
Vers la rivière qu'il pollue ;  
Un supplice d'arbres écorchés vifs  
Se tord, bras convulsifs,  
En façade, sur le bois proche ;  
L'ortie épuise aux cœurs sablons et roche  
Et les fumiers, toujours plus hauts, de résidus :  
Ciments huileux, plâtras pourris, moellons fendus,  
Au long de vieux fossés et de berges obscures  
Lèvent, le soir, leurs monuments de pourritures.*

*Sous des hangars tonnants et lourds,  
Les nuits, les jours,*



*Sans air et sans sommeil,  
Des gens peinent loin du soleil :  
Morceaux de vie en l'énorme engrenage,  
Morceaux de chair fixée, ingénieusement,  
Pièce par pièce, étage par étage,  
De l'un à l'autre bout du vaste tournoiement.  
Leurs yeux, ils sont les yeux de la machine,  
Leurs dos se ploient sous elle et leurs échine,  
Leurs doigts volontaires, qui se compliquent  
De mille doigts précis et métalliques,  
S'usent si fort en leur effort,  
Sur la matière carnassière  
Qu'ils y laissent, à tout moment,  
Des empreintes de rage et des gouttes de sang.*

*Dites ! l'ancien labeur pacifique, dans l'Août  
Des seigles mûrs et des avoines rousses,  
Avec les bras au clair, le front debout  
Dans l'or des blés qui se retrousse  
Vers l'horizon torride où le silence bout.*

*Dites ! le repos tiède et les midis élus,  
Tressant de l'ombre pour les siestes.*



*Sous les branches, dont les vents prestes  
Rythment, avec lenteur, les grands gestes feuillus,  
Dites ! la plaine entière ainsi qu'un jardin gras,  
Toute folle d'oiseaux éparpillés dans la lumière,  
Qui la chantent, avec leurs voix plénières,  
Si près du ciel qu'on ne les entend pas.*

*Mais aujourd'hui, la plaine, elle est finie ;  
La plaine est morne et ne se défend plus :  
Le flux des ruines et leurs reflux  
L'ont submergée, avec monotonie.*

*On ne rencontre, au loin, qu'enclos rapiécés  
Et chemins noirs de houille et de scories  
Et squelettes de métairies  
Et trains coupant soudain des villages en deux.*

*Les Madones ont tu leurs voix d'oracle  
Au coin du bois, parmi les arbres ;  
Et les vieux saints et leur socle de marbre  
Ont chu dans les fontaines à miracles.*

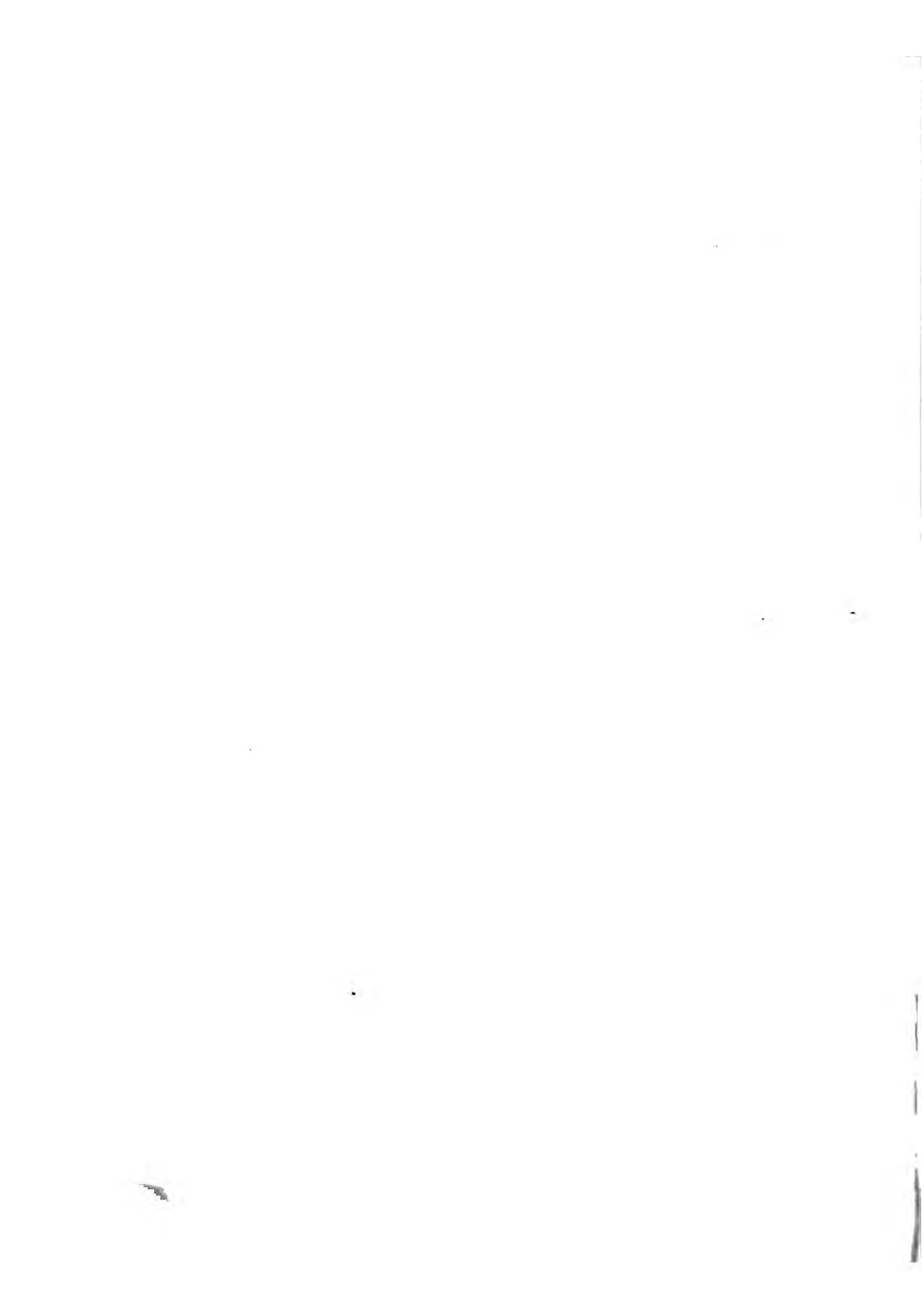
*Et tout est là, comme des cercueils vides*

---

*Et détraqués et dispersés par l'étendue,  
Et tout se plaint ainsi que les défunts perdus  
Qui sanglotent le soir dans la bruyère humide.*

*Hélas! la plaine, hélas! elle est finie!  
Et ses clochers sont morts et ses moulins perclus.  
La plaine, hélas! elle a toussé son agonie  
Dans les derniers hoquets d'un angelus.*







## L'AME DE LA VILLE

*Les toits semblent perdus  
Et les clochers et les pignons fondus,  
Par ces matins fuligineux et rouges,  
Où, feux à feux, des signaux bougent.*

*Une courbe de viaduc énorme  
Longe les quais mornes et uniformes ;  
Un train s'ébranle immense et las.*

*Au loin, derrière un mur, là-bas,  
Un steamer rauque avec un bruit de corne.  
Et par les quais uniformes et mornes,  
Et par les ponts et par les rues,  
Se bousculent, en leurs cohues,  
Sur des écrans de brumes crues,  
Des ombres et des ombres.*





*Un air de soufre et de naphte s'exhale,  
Un soleil trouble et monstrueux s'étale ;  
L'esprit soudainement s'effare  
Vers l'impossible et le bizarre ;  
Crime ou vertu, voit-il encor  
Ce qui se meut en ces décors,  
Où, devant lui, sur les places, s'élève  
Le dressement tout en brouillards  
D'un pilier d'or ou d'un fronton blafard  
Pour il ne sait quel géant rêve ?*

*O les siècles et les siècles sur cette ville  
Grande de son passé  
Sans cesse ardent — et traversé,  
Comme à cette heure, de fantômes !  
O les siècles et les siècles sur elle,  
Avec leur vie immense et criminelle  
Battant — depuis quels temps ? —  
Chaque demeure et chaque pierre  
De désirs fous et de colères carnassières !*

*Quelques huttes d'abord et quelques prêtres :  
L'asile à tous, l'église et ses fenêtres  
Laisant filtrer la lumière du dogme sûr*



*Et sa naïveté vers les cerveaux obscurs.  
Donjons dentés, palais massifs, cloîtres barbares ;  
Croix des papes dont le monde s'empare ;  
Moines, abbés, barons, serfs et vilains ;  
Mitres d'orfroi, casques d'argent, vestes de lin ;  
Luttes d'instincts, loin des luttes de l'âme  
Entre voisins, pour l'orgueil vain d'une oriflamme ;  
Haines de sceptre à sceptre et monarques faillis  
Sur leur fausse monnaie ouvrant leurs fleurs de lys,  
Taillant le bloc de leur justice à coups de glaive  
Et la dressant et l'imposant : grossière et brève.*

*Puis, l'ébauche, lente à naître, de la cité :  
Forces qu'on veut dans le droit seul planter ;  
Ongles du peuple et mâchoires de rois ;  
Mufles crispés dans l'ombre et souterrains abois  
Vers on ne sait quel idéal au fond des nues ;  
Tocsins brassant, le soir, des rages inconnues ;  
Textes de délivrance et de salut, debout  
Dans l'atmosphère énorme où la révolte bout ;  
Livres dont les pages, soudain intelligibles,  
Brûlent de vérité, comme jadis les Bibles ;  
Hommes divins et clairs, tels des monuments d'or  
D'où les événements sortent armés et forts ;  
Vouloirs nets et nouveaux, consciences nouvelles*



*Et l'espoir fou, dans toutes les cervelles,  
Malgré les échafauds, malgré les incendies  
Et les têtes en sang au bout des poings brandies.*

*Elle a mille ans la ville,  
La ville âpre et profonde ;  
Et sans cesse, malgré l'assaut des jours,  
Et les peuples minant son orgueil lourd,  
Elle résiste à l'usure du monde.  
Quel océan, ses cœurs ! quel orage, ses nerfs !  
Quels nœuds de volontés serrés en son mystère !  
Victorieuse, elle absorbe la terre ;  
Vaincue, elle est l'affre de l'univers :  
Toujours, en son triomphe ou ses défaites,  
Elle apparaît géante, et son cri sonne et son nom luit  
Et la clarté que font ses feux dans la nuit  
Rayonne au loin, jusqu'aux planètes !*

*O les siècles et les siècles sur elle !*


*Son âme, en ces matins hagards,  
Circule en chaque atome  
De vapeur lourde et de voiles épars ;*



*Son âme énorme et vague, ainsi que ses grands dômes  
Qui s'estompent dans le brouillard ;  
Son âme, errante, en chacune des ombres  
Qui traversent ses quartiers sombres,  
Avec une ardeur neuve au bout de leur pensée ;  
Son âme formidable et convulsée :  
    Son âme, où le passé ébauche  
Avec le présent net l'avenir encor gauche.*

*O ce monde de fièvre et d'inlassable essor  
Rué, à poumons lourds et haletants,  
Vers on ne sait quels buts inquiétants ?  
Monde promis pourtant à des lois d'or,  
A des lois douces, qu'il ignore encore  
Mais qu'il faut, un jour, qu'on exhume,  
    Une à une, du fond des brumes.  
Monde aujourd'hui têtue, tragique et blême  
Qui met sa vie et son âme dans l'effort même  
    Qu'il projette, le jour, la nuit,  
    A chaque heure, vers l'infini.*

*O les siècles et les siècles sur cette ville !  
Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge.  
Il est fumant dans la pensée et la sueur*



*Des bras fiers de travail, des fronts fiers de lueurs,  
Et la ville l'entend monter du fond des gorges  
De ceux qui le portent en eux  
Et le veulent crier et sangloter aux cieux.*

*Et de partout on vient vers elle,  
Les uns des bourgs et les autres des champs,  
Depuis toujours, du fond des loins ;  
Et les routes éternelles sont les témoins  
De ces marches, à travers temps,  
Qui se rythment comme le sang  
Et s'avivent, continuelles.*

*Le rêve ! il est plus haut que les fumées  
Qu'elle renvoie envenimées  
Autour d'elle, vers l'horizon ;  
Même dans la peur ou dans l'ennui,  
Il est là-bas, qui domine, les nuits,  
Pareils à ces buissons  
D'étoiles d'or et de couronnes noires,  
Qui s'allument, le soir, évocatoires.*

*Et qu'importent les maux et les heures démentes,  
Et les cuves de vice où la cité fermente,*



*Si quelque jour, du fond des brouillards et des voiles,  
Surgit un nouveau Christ, en lumière sculpté,  
Qui soulève vers lui l'humanité  
Et la baptise au feu de nouvelles étoiles.*







## UNE STATUE

*On le croyait fondateur de la ville,  
Venu des pays clairs et lointains  
Vers ceux d'Europe — avec sa pauvre crosse en main,  
Et grand, sous sa bure servile.*

*Pour se faire écouter il parlait par miracles,  
En des clairières d'or, le soir, dans les forêts,  
Où des granits carraient leurs symboles épais,  
Et tonnaient leurs oracles.*

*Il était la tristesse et la douceur  
Descendue autrefois, à genoux, du calvaire,  
Vers les hommes et leur misère  
Et vers leur cœur.*

*Il accueillait l'humanité fragile,  
Il lui chantait le paradis sans fin*





*Et l'endormait dans le rêve divin,  
Le front posé sur l'évangile.*

*Plus tard, le roi, le juge et le bourreau  
Prirent son verbe et le faussèrent ;  
Et les textes autoritaires  
Apparurent, tels des glaives hors du fourreau.*

*Contre la paix qu'il avait inclinée  
Vers tous, de son geste clément,  
La vie, avec des cris et des sursauts déments,  
Brusque et rouge, fut dégainée.*

*Mais lui resta le clair apôtre et le soleil  
Tiédi, aux yeux de tous, de patience et d'indulgence  
Et la pieuse et populaire intelligence  
Venait puiser en lui la force et le conseil.*

*On l'invoquait pour les fièvres et pour les peines,  
On le fêtait en mai, au soir tombant,  
Et des mères apportaient leurs enfants  
Baigner leurs maux dans l'eau de sa fontaine.*



*Son nom large et sonore d'amour  
Marquait la fin des longues litanies  
Et des complaints infinies  
Que l'on chantait, depuis toujours.*

*Il se définissait, près d'un portail roman,  
En une image usée et tremblotante,  
Qui écoutait, dans la poitrine  
Haletante des tours,  
Les bourdons lourds clamer au firmament.*







## LES CATHÉDRALES

*Au fond du chœur sacerdotal,  
D'où leur splendeur s'érige  
— Or, argent, diamant, cristal —  
Lourds de siècles et de prestiges,  
Pendant les vêpres, quand les soirs  
Aux longues prières invitent,  
Ils s'imposent les ostensoirs  
Dont les fixes joyaux méditent.*

*Ils conservent, ornés de feu,  
Pour l'universelle amnistie,  
Le baiser blanc du dernier Dieu,  
Tombé sur terre en une hostie.*

*Et l'église, comme un palais de flambeaux noirs,  
Dont les châsses d'argent et d'ombre  
Taisent leurs cris de métaux sombres,*



*Par l'élan clair de ses colonnes exulte  
Et dresse, en faisceaux d'arcs et en voussoirs,  
Jusqu'au faite, l'éternité du culte.*

*Dans un encadrement de grands cierges qui pleurent,  
A travers temps et jours et heures  
Les ostensoirs  
Sont le seul cœur de la croyance  
Qui luise encor, cristal et or,  
Dans les villes de la démence.*

*Dehors, le bourdon sonne et sonne,  
A grand battant tonnante,  
Les longs regrets, pareils aux râles  
Vers le passé, des cathédrales.  
Et les foules qui tiennent droits,  
Pour refléter le ciel, les miroirs de leur foi,  
Réunissent, à ces appels, leurs âmes,  
Autour des ostensoirs en flammes.*

*— O ces foules, ces foules  
Et la misère et la détresse qui les foulent !*

*Voici les pauvres gens des blafardes ruelles,*



*Barrant de croix, avec leurs bras tendus,  
L'ombre noire qui dort dans les chapelles.*

*— O ces foules, ces foules  
Et la misère et la détresse qui les foulent.*

*Voici les corps usés, voici les cœurs fendus,  
Voici les cœurs lamentables des veuves  
En qui les larmes pleuvent,  
Continûment, depuis des ans.*

*— O ces foules, ces foules  
Et la misère et la détresse qui les foulent !*

*Voici les mousses et les marins du port  
Dont les vagues monstrueuses brassent le sort.*

*— O ces foules, ces foules  
Et la misère et la détresse qui les foulent !*

*Voici les travailleurs cassés de peine,  
Aux six coups de marteaux des jours de la semaine.*



— O ces foules, ces foules  
Et la misère et la détresse qui les foulent !

*Voici les enfants las de leur sang morne  
Et qui mendient et qui s'offrent au coin des bornes.*

— O ces foules, ces foules  
Et la misère et la détresse qui les foulent !

*Voici les boutiquiers des quartiers vieux  
Limant sur l'établi leur sort méticuleux.*

— O ces foules, ces foules  
Et la misère et la détresse qui les foulent !

*Voici les marguilliers massifs et mous  
Qui font craquer leur stalle en pliant les genoux.*

— O ces foules, ces foules  
Et la misère et la détresse qui les foulent !



*Voici les armateurs dont les bateaux de fer,  
Fortune au vent, tangent parmi la mer.*

*— O ces foules, ces foules  
Et la misère et la détresse qui les foulent !*


*Voici les grands bourgeois de droit divin  
Qui bâtissent sur Dieu la maison de leur gain.*

*— O ces foules, ces foules  
Et la misère et la détresse qui les foulent !*

*Les ostensoirs, ornés de soie,  
Vers les villes échafaudées,  
En toits de verre et de cristal,  
Du haut du chœur sacerdotal,  
Tendent la croix des gothiques idées.*

*Ils s'imposent dans l'or des clairs dimanches  
— Toussaint, Noël, Pâques et Pentecôtes blanches —  
Ils s'imposent dans l'or et dans l'encens et dans la fête  
Du grand orgue battant du vol de ses tempêtes  
Les chapiteaux rouges et les voûtes vermeilles ;*





*Ils sont une âme, en du soleil,  
Qui vit de vieux décors et d'antique mystère  
Autoritaire.*

*Pourtant, dès que s'éteignent le cantique,  
Et l'antienne naïve et prismatique,  
Un deuil d'encens évaporé s'empreint,  
Sur les trépieds d'argent et les autels d'airain ;  
Et les vitraux, grands de siècles agenouillés  
Devant le Christ, avec leurs papes immobiles  
Et leurs martyrs et leurs héros, semblent trembler  
Au bruit d'un train lointain qui roule sur la ville.*





## UNE STATUE

*Au carrefour des abattoirs et des casernes,  
Il apparaît, foudroyant et vermeil,  
Le sabre en bel éclair sous le soleil.*

*Masque d'airain, casque et panache d'or ;  
Et l'horizon, là-bas, où le combat se tord,  
Devant ses yeux hallucinés de gloire !*

*Un élan fou, un bond brutal  
Jette en avant son geste et son cheval  
Vers la victoire.*

*Il est volant comme une flamme,  
Ici, plus loin, au bout du monde,  
Qui le redoute et qui l'acclame.*



*Il entraîne, pour qu'en son rêve ils se confondent,  
Dieu, son peuple, ses soldats ivres ;  
Les astres mêmes semblent suivre,  
Si bien que ceux  
Qui se liguent pour le maudire  
Restent béants : et son vertige emplit leurs yeux.*

*Il est de calcul froid, mais de force soudaine :  
Des fers de volonté barricadent le seuil  
Infrangible de son orgueil.*

*Il croit en lui — et qu'importe le reste !  
Pleurs, cris, affres et noire et formidable fête,  
Avec lesquels l'histoire est faite.*

*Il est la mort fastueuse et lyrique,  
Montrée, ainsi qu'une conquête,  
Au bout d'une existence en or et en tempête.*

*Il ne regrette rien de ce qu'il accomplit,  
Sinon que les ans brefs aillent trop vite  
Et que la terre immense soit petite.*



*Il est l'idole et le fléau :  
Le vent qui souffle autour de son front clair  
Toucha celui des Dieux armés d'éclairs.*

*Il sent qu'il passe en rouge orage et que sa destinée  
Est de tomber en brusque écroulement,  
Le jour où son étoile étrange et effrénée,  
Cristal rouge, se cassera au firmament.*

*Au carrefour des abattoirs et des casernes,  
Il apparaît, foudroyant et vermeil,  
Le sabre en bel éclair dans le soleil.*







## LE PORT

*Toute la mer va vers la ville !*

*Son port est innombrable et sinistre de croix,  
Vergues transversales barrant les grands mâts droits.*

*Son port est pluvieux de suie à travers brumes,  
Où le soleil comme un œil rouge et colossal larmoie.*

*Son port est ameuté de steamers noirs qui fument  
Et mugissent, au fond du soir, sans qu'on les voie.*

*Son port est fourmillant et musculeux de bras  
Perdus en un fouillis dédalien d'amarres.*



*Son port est concassé de chocs et de fracas  
Et de marteaux tonnante dans l'air leurs tintamarres.*

*Toute la mer va vers la ville !*

*Les flots qui voyagent comme les vents,  
Les flots légers, les flots vivants,  
Pour que la ville en feu l'absorbe et le respire  
Lui rapportent le monde en des navires.  
Les orientes et les midis tangent vers elle  
Et les Nords blancs et la folie universelle  
Et tous nombres dont le désir prévoit la somme.  
Et tout ce qui s'invente et tout ce que les hommes  
Tirent de leurs cerveaux puissants et volcaniques  
Tend vers elle, cingle vers elle et vers ses luttes :  
Elle est la ville en rut des humaines disputes,  
Elle est la ville au clair des richesses uniques  
Et les marins naïfs peignent son caducée  
Sur leur peau rousse et crevassée,  
A l'heure où l'ombre emplie les soirs océaniques.*

*Toute la mer va vers la ville !*



*O les Babels enfin réalisées !  
Et les peuples fondus et la cité commune ;  
Et les langues se dissolvant en une ;  
Et la ville comme une main, les doigts ouverts,  
Se refermant sur l'univers.*

*Dites, les docks bondés jusques au faite !  
Et la montagne, et le désert et les forêts,  
Et leurs siècles captés comme en des rets ;  
Dites, leurs blocs d'éternité : marbres et bois,  
Que l'on achète,  
Et que l'on vend au poids,  
Et puis, dites ! les morts, les morts, les morts  
Qu'il a fallu pour ces conquêtes.*

*Toute la mer va vers la ville !*

*La mer soudaine, ardente et libre,  
Qui tient la terre en équilibre ;  
La mer que domine la loi des multitudes,  
La mer où les courants tracent les certitudes ;  
La mer et ses vagues coalisées,  
Comme un désir multiple et fou,*





*Qui renversent des rocs depuis mille ans debout  
Et retombent et s'effacent, égalisées ;  
La mer dont chaque lame ébauche une tendresse  
Ou voile une fureur, la mer plane ou sauvage,  
La mer qui inquiète et angoisse et oppresse  
De l'ivresse de son image.*

*Toute la mer va vers la ville !*

*Son port est flamboyant et tourmenté de feux  
Qui éclairent de hauts leviers silencieux.*

*Son port est hérissé de tours dont les murs sonnent  
D'un bruit souterrain d'eau qui s'enfle et ronfle en elles.*

*Son port est lourd de blocs taillés, où des gorgones  
Dardent les réseaux noirs des vipères mortelles.*

*Son port est fabuleux de déesses sculptées  
A l'avant des vaisseaux dont les mâts d'or s'exaltent.*

*Son port est solennel de tempêtes domptées  
En des havres d'airain de marbre et de basalte.*



## LES SPECTACLES

*Au fond d'un hall sonore et radiant,  
Sous les ailes énormes  
Et les duvets des brumes uniformes,  
Parfois, le soir, on déballe les Orient.*

*Les tréteaux clairs luisent comme des armes ;  
De gros soleils en strass s'allument en des coins ;  
Des cymbaliers hagards entre-choquent leurs poings  
Casseurs de cris et de vacarmes.*

*Le rideau s'ouvre : et bruit, clarté, fracas,  
Splendeur, quand les danseurs et les danseuses roses  
Apparaissent, mêlant et démêlant leurs poses,  
En un taillis bougeant de gestes et de pas ;  
Et que la salle, avec son lustre au centre,  
Et ses velours lourds et replets  
Et ses balcons en bourrelets,  
S'étale ainsi qu'un ventre.*



*Des bataillons de chair et de cuisses en marche  
Grouillent, sur des rampes ou sous des arches ;  
Jambes, hanches, gorges, maillots, jupes, dentelles,  
— Attelages de rut, où par couples blafards  
Des seins bridés mais bondissants s'attèlent, —  
Passent, crus de sueur ou bleus de fard ;  
Des mains vaines s'ouvrent et se referment vite,  
Sans but, sinon saisir l'invisible désir*

*En fuite ;*

*Une sauteuse, la jambe au clair,  
Raidit l'obscénité dans l'air ;  
Une autre encor, les yeux noyés et les flancs fous,  
Se crispe, ainsi qu'une bête qu'on foule,  
Et la rampe l'éclaire et bout par en-dessous  
Et toute la luxure de la foule  
Se soulève vers elle et l'acclame, debout.*

*O le blasphème en or criard, qui, là, se vocifère !  
O la brûlure à cru sur la beauté de la matière !  
O les atroces simulacres  
De l'art blessé à mort que l'on massacre !  
O le plaisir qui chante et qui trépigne  
Dans la laideur tordue en tons et lignes ;  
O le plaisir humain au rebours de la joie,  
Alcool pour les regards, alcool pour les pensées ;*



*O le pauvre plaisir qui exige des proies  
Et mord des fleurs qui ont le goût de ses nausées !*

*Jadis il marchait nu, héroïque et placide,  
Les mains fraîches, le front lucide,  
Le vent et le soleil dansaient dans ses cheveux ;  
Toute la vie harmonique et divine  
Se réchauffait dans sa poitrine ;  
Il la respirait fruste et l'expirait plus belle ;  
Il ignorait la loi qui l'eût dressé : rebelle ;  
Et l'aube et les couchants et les sources naïves  
Et le frôlement vert des branches attentives,  
Par à travers sa chair donnaient à son âme profonde  
L'universel baiser qui fait s'aimer les mondes.*

*Mais aujourd'hui, sénile et débauché,  
Il lèche et mord et mange son péché ;  
Il cultive, dans un jardin d'anomalies,  
Bibles, codes, textes, règles, qu'il multiplie  
Pour les nier et les briser par des viols.  
Et ses amours sont l'or. Et ses haines, les vols  
Vers la beauté toujours plus claire et plus certaine  
Qui s'ouvre en fleurs d'astres au pré des nuits lointaines.  
Et le voici au fond de palais monstrueux*



*Dont les vitraux dardent aux cieux  
L'inquiétude,  
Et le voici, soudain, qui se transforme en multitude.*

*Avec mille regards contagieux,  
Avec mille regards cherchant des milliers d'yeux,  
Avec son âme éparse en mille âmes de braise,  
Pour qu'elle arde plus fort de la flamme mauvaise,  
Il s'enfle et se propage en des vices nouveaux.  
Sa conscience change et son cerveau.  
Un nouvel être naît: homme, enfant, vieillard, femme,  
Tordus en total noir, en somme infâme,  
En vigne rouge, immense, inassouvie,  
Qui l'absorbent, comme s'il leur versait la vie.*

*O les hontes et les crimes des foules  
Passant sur la ville comme des houles,  
Et s'engouffrant en des loges de plâtre,  
De haut en bas, autour des halls et des théâtres !*

*La scène brille, ainsi qu'un éventail,  
Au fond, luisent des minarets d'émail  
Et des maisons et des terrasses claires.*



*Sous les feux bleus des lampadaires,  
En rythmes lents d'abord, mais violents soudain,  
Se cueillant des baisers et se frôlant les seins,  
Se rencontrent les bayadères ;  
Des négrillons, coiffés de plumes,  
— Les dents blanches, couleur d'écume,  
En leurs bouches, vulves ouvertes —  
Bougent, tous les mêmes, d'après un branle inerte.  
Un tambour bat, un son de cor s'entête,  
Un fifre cru chatouille un refrain bête,  
Et c'est enfin, pour la suprême apothéose,  
Un assaut fou débordant sur les planches,  
Un étagement d'or, de gorges et de hanches,  
D'enlacements crispés et de terribles poses  
Et des torsos offerts et des robes fendues  
Et des grappes de vice entre des fleurs pendues.*

*Et l'orchestre se meurt ou brusquement halète  
Et monte et s'enfle et roule en aquilons ;  
Des spasmes sourds sortent des violons ;  
Des chiens lascifs semblent japper dans la tempête  
Des bassons forts et des gros cuivres ;  
Mille désirs naissent, gonflés, pesants, goulus.  
On les dirait si lourds que tous, n'en pouvant plus,*



*Se prostituent en hâte et crient et se délivrent.*

*Et minuit sonne et la foule s'écoule  
— Le hall fermé — parmi les trottoirs noirs ;  
Et sous les lanternes qui pendent  
Rouges, dans la brume, ainsi que des viandes,  
Ce sont les filles qui attendent.*





## LES PROMENEUSES

*Au long des promenoirs qui s'ouvrent sur la nuit  
— Balcons de fleurs, rampes de flammes —  
Des femmes en deuil de leur âme  
Entre-croisent leurs pas sans bruit.*

*Au dehors,  
Une atmosphère éclatante et chimique  
Étend ses effluves sur l'or  
Myriadaire d'un décor panoramique.*

*Des clous de gaz pointent des diamants  
Autour de coupes illuminées ;  
Des colonnes passionnées  
Tordent de la douleur au firmament.  
Sur les places, des buissons de flambeaux  
Versent du soufre ou du mercure ;*





*Tel coin de monument qui se mire dans l'eau  
Semble un torse qui bouge en une armure.*

*La ville est colossale et luit comme une mer,  
Lointainement, de vagues électriques,  
Et ses mille chemins de bars et de boutiques  
Aboutissent, soudain, aux promenoirs d'éclair,  
Où ces femmes — opale et nacre,  
Satin nocturne et cheveux roux —  
Avec en main des fleurs de macre,  
A longs pas clairs, foulent des tapis mous.*

*Ce sont de très lentes marcheuses solennelles  
Qui se croisent, sous les minuits inquiétants,  
Et se savent — depuis quels temps ? —  
Douloureuses et mutuelles.*

*Un soudain reflet d'incendie  
Éclaire, au même instant, deux mains  
Qui se serrent, deux mains mates, deux mains  
Où le crime sur des bagues radie.*

*Sous les crêpes d'un très grand deuil,  
Des yeux obstinés et hagards,*



*Dans un même destin ont rivé leurs regards,  
Comme des clous dans un cercueil.*

*Telle bouche vers telle autre s'en est allée,  
Comme deux fleurs se rencontrent sur l'eau ;  
Tel front semble un bandeau  
Sur une pensée aveuglée.*

*Telle attitude est pareille toujours ;  
Dans tels yeux nus rien ne tressaille,  
Quoique le cœur, où le vice travaille,  
Batte âprement ses tocsins sourds.*

*J'en sais dont les robes funèbres  
Voilent de pâles souliers d'or  
Et dont un serpent d'argent mord  
Les longues tresses de ténèbres.*

*Des houx rouges de leur tourment  
Elles ont fait des diadèmes ;  
J'en vois : des veuves d'elles-mêmes  
Qui se pleurent, comme un amant.*



*Quand leurs rêves, la nuit, s'esseulent  
Et qu'elles tiennent dans la main  
Une âme et un bonheur humain,  
Elles savent ce qu'elles veulent.*

*Si leur peine devait finir un jour,  
Elles en seraient plus tristes peut-être,  
Qu'elles ne sont inconsolables d'être  
Celles du souterrain amour.*

*Au long de promenoirs qui dominent la nuit,  
De lentes femmes,  
En deuil immense de leur âme,  
Entre-croisent leurs pas sans bruit.*





## UNE STATUE

*Un bloc de bronze où son nom luit sur une plaque.*

*Ventre riche, mâchoire ardente et menton gourd ;  
Haine et terreur murant son gros front lourd  
Et poing taillé à fendre en deux toutes attaques.*

*Le carrefour, solennisé de palais froids,  
D'où ses regards têtus et violents encore  
Scrutent quels feux d'éveil bougent dans telle aurore,  
Comme sa volonté, se carre en angles droits.*

*Il fut celui de l'heure et des hasards bizarres,  
Mais textuel, sitôt qu'il tint la force en main  
Et qu'il put étouffer dans hier le lendemain  
Déjà sonore et plein de cassantes fanfares.*



*Sa colère fit loi durant ces jours hâtés,  
Où toutes voix montaient vers ses panégyriques,  
Où son rêve d'état strict et géométrique  
Tranquillisait l'aboi plaintif des lâchetés.*

*Il se sentait la force étroite et qui déprime,  
Tantôt sournois, tantôt cruel et contempteur,  
Et quand il se dressait de toute sa hauteur  
Il n'arrivait jamais qu'à la hauteur d'un crime.*

*Massif devant la vie, il l'obstrua, depuis  
Qu'il s'imposa sauveur des rois et de lui-même  
Et qu'il utilisa la peur et l'affre blême  
En des complots fictifs qu'il étranglait, la nuit.*

*Si bien qu'il apparaît sur la place publique  
Féroce et rancunier, autoritaire et fort,  
Et défendant encor, d'un geste hyperbolique,  
Son piédestal bâti comme son coffre-fort.*






## LES USINES

*Se regardant avec les yeux cassés de leurs fenêtres  
Et se mirant dans l'eau de poix et de salpêtre  
D'un canal droit, tirant sa barre à l'infini,  
Face à face, le long des quais d'ombre et de nuit  
Par à travers les faubourgs lourds  
Et la misère en guenilles de ces faubourgs,  
Ronflent terriblement les fours et les fabriques.*

*Rectangles de granit, cubes de briques,  
Et leurs murs noirs durant des lieues,  
Immensément, par les banlieues ;  
Et sur leurs toits, dans le brouillard, aiguillonnées  
De fers et de paratonnerres,  
Les cheminées.  
Et les hangars uniformes qui fument ;  
Et les préaux, où des hommes, le torse au clair  
Et les bras nus, brassent et ameurent d'éclairs*



*Et de tridents ardents, les poix et les bitumes ;  
Et de la suie et du charbon et de la mort ;  
Et des âmes et des corps que l'on tord  
Et des sous-sols plus sourds que des Avernoes ;  
Et des files, toujours les mêmes, de lanternes  
Menant l'égout des abattoirs vers les casernes.*

*Se regardant de leurs yeux noirs et symétriques,  
Par la banlieue, à l'infini,  
Ronflent le jour, la nuit,  
Les usines et les fabriques.*

*Oh ! les quartiers rouillés de pluies et leurs grand'ruess !  
Et les femmes et leurs guenilles apparues  
Et les squares, où s'ouvre, en des caries  
De plâtras blanc et de scories,  
Une flore pâle et pourrie.*

*Aux carrefours, porte ouverte, les bars :  
Étains, cuivres, miroirs hagards,  
Dressoirs d'ébène et flocons fols  
D'où luit l'alcool*



*Et son éclair vers les trottoirs.  
Et des pintes qui tout à coup rayonnent,  
Sur le comptoir, en pyramides de couronnes ;  
Et des gens souls, debout,  
Dont les larges langues lappent, sans phrases,  
Les ailes d'or et le whisky, couleur topaze.*

*Par à travers les faubourgs lourds  
Et la misère en pleurs de ces faubourgs,  
Et les troubles et mornes voisinages,  
Et les haines s'entre-croisant de gens à gens  
Et de ménages à ménages,  
Et le vol même entre indigents,  
Grondent, au fond des cours, toujours,  
Les haletants ronflements sourds  
Des usines et des fabriques symétriques.*

*Ici : entre des murs de fer et de pierre,  
Soudainement se lève, altière,  
La force en rut de la matière :  
Des mâchoires d'acier mordent et fument ;  
De grands marteaux monumentaux  
Broient des blocs d'or, sur des enclumes,*





*Et, dans un coin, s'illuminent les fontes  
En brasiers tors et effrénés qu'on dompte.*

*Là-bas : les doigts méticuleux des métiers prestes,  
A bruits menus, à petits gestes,  
Tissent des draps, avec des fils qui vibrent  
Légers et fins comme des fibres.  
Au long d'un hall de verre et fer,  
Des bandes de cuir transversales  
Courent de l'un à l'autre bout des salles  
Et les volants larges et violents  
Tournent, pareils aux ailes dans le vent  
Des moulins fous, sous les rafales.  
Un jour de cour avare et ras  
Frôle, par à travers les carreaux gras  
Et humides d'un soupirail,  
Chaque travail.  
Automatiques et minutieux,  
Des ouvriers silencieux  
Règlent le mouvement  
D'universel tictacquement  
Qui fermente de fièvre et de folie  
Et déchiquette, avec ses dents d'entêtement,  
La parole humaine abolie.*



*Plus loin : un vacarme tonnant de chocs  
Monte de l'ombre et s'érige par blocs ;  
Et, tout à coup, cassant l'élan des violences,  
Des murs de bruit semblent tomber  
Et se taire, dans une mare de silence,  
Tandis que les appels exacerbés  
Des sifflets crus et des signaux  
Hurlent toujours vers les fanaux,  
Dressant leurs feux sauvages,  
En buissons d'or, vers les nuages.*

*Et tout autour, ainsi qu'une ceinture,  
Là-bas, de nocturnes architectures,  
Voici les docks, les ports, les ponts, les phares  
Et les gares folles de tintamarres ;  
Et plus lointains encor des toits d'autres usines  
Et des cuves et des forges et des cuisines  
Formidables de naphte et de résines  
Dont les meutes de feu et de lueurs grandies  
Mordent parfois le ciel, à coups d'abois et d'incendies.*

*Au long du vieux canal à l'infini,  
Par à travers l'immensité de la misère*



*Des chemins noirs et des routes de pierre,  
Les nuits, les jours, toujours,  
Ronflent les continus battements sourds,  
Dans les faubourgs,  
Des fabriques et des usines symétriques.*

*L'aube s'essuie  
A leurs carrés de suie ;  
Midi et son soleil hagard  
Comme un aveugle, errent par leurs brouillards ;  
Seul, quand les semaines, au soir,  
Laissent leur nuit dans les ténèbres choir,  
Le han du colossal effort cesse, en arrêt,  
Comme un marteau sur une enclume,  
Et l'ombre, au loin, sur la ville, paraît  
De la brume d'or qui s'allume.*





## LA BOURSE

*La rue énorme et ses maisons quadrangulaires  
Bordent la foule et l'endiguent de leur granit  
Œillé de fenêtres et de porches, où luit  
L'adieu, dans les carreaux, des soirs auréolaires.*

*Comme un torse de pierre et de métal debout,  
Avec, en son mystère immonde,  
Le cœur battant et haletant du monde,  
Le monument de l'or, dans les ténèbres, bout.*

*Autour de lui, les banques noires  
Dressent de lourds frontons que soutiennent, des bras,  
Les Hercules d'airain dont les gros muscles las  
Semblent lever des coffres-forts vers la victoire.*



*Le carrefour, d'où il érige sa bataille,  
Suce la fièvre et le tumulte  
De chaque ardeur de son aimant occulte ;  
Le carrefour et ses squares et ses murailles  
Et ses grappes de gaz sans nombre,  
Qui font bouger des paquets d'ombre  
Et de lueurs, sur les trottoirs.*

*Tant de rêves, tels des feux roux,  
Entremêlent leur flamme et leurs remous,  
De haut en bas, du palais fou !  
Le gain coupable et monstrueux  
S'y resserre, comme des nœuds,  
Et son désir se dissémine et se propage  
Partant chauffer de seuil à seuil,  
Dans la ville, les contigus orgueils.  
Les comptoirs lourds grondent comme un orage,  
Les luxes gros se jalourent et ragent  
Et les faillites en tempêtes,  
Soudainement, à coups brutaux,  
Battent et chavirent les têtes  
Des grands bourgeois monumentaux.*

*L'après-midi, à tel moment,  
La fièvre encore augmente*



*Et pénètre le monument  
Et dans les murs fermente.  
On croit la voir se raviver aux lampes  
Immobilés, comme des hampes,  
Et se couler, de rampe en rampe,  
Et s'ameuter et éclater  
Et crépiter, sur les paliers  
Et les marbres des escaliers.*

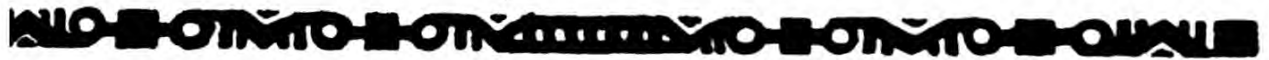
*Une fureur, réenflammée  
Au mirage d'un pâle espoir,  
Monte parfois de l'entonnoir  
De bruit et de fumée,  
Où l'on se bat à coups de vols, en bas.  
Langues sèches, regards aigus, gestes inverses,  
Et cervelles, qu'en tourbillons les millions traversent,  
Échangent là leur peur et leur terreur.  
La hâte y simule l'audace  
Et les audaces se dépassent ;  
Des doigts grattent, sur des ardoises,  
L'affolement de leurs angoisses ;  
Cyniquement, tel escompte l'éclair  
Qui casse un peuple au bout du monde ;  
Les chimères sont volantes au clair ;  
Les chances fuient ou surabondent ;*



*Marchés conclus, marchés rompus  
Luttent et s'entrebutent en disputes ;  
L'air brûle — et les chiffres paradoxaux,  
En paquets pleins, en lourds trousseaux,  
Sont rejetés et cahotés et ballottés  
Et s'effarent en ces bagarres,  
Jusqu'à ce que leurs sommes lasses,  
Masses contre masses,  
Se cassent.*

*Tels jours, quand les débâcles se décident,  
La mort les paraphe de suicides  
Et les chutes s'effritent en ruines  
Qui s'illuminent  
En obsèques exaltatives.  
Mais, le soir même, aux heures blêmes,  
Les volontés, dans la fièvre, revivent ;  
L'acharnement sournois  
Reprend, comme autrefois.*

*On se trahit, on se sourit et l'on se mord  
Et l'on travaille à d'autres morts.  
La haine ronfle, ainsi qu'une machine,  
Autour de ceux qu'elle assassine.*



*On vole, avec autorité, les gens  
Dont les avoirs sont indigents.  
On mêle avec l'honneur l'escroquerie,  
Pour amorcer jusqu'aux patries  
Et ameuter vers l'or torride et infamant  
L'universel affolement.*

*Oh ! l'or ! là-bas, comme des tours dans les nuages,  
Comme des tours, sur l'étagère des mirages,  
L'or énorme ! comme des tours, là-bas  
Avec des millions de bras vers lui,  
Et des gestes et des appels la nuit  
Et la prière unanime qui gronde,  
De l'un à l'autre bout des horizons du monde !*

*Là-bas ! des cubes d'or sur des triangles d'or,  
Et tout autour les fortunes célèbres  
S'échafaudant sur des algèbres.*

*De l'or ! — boire et manger de l'or !  
Et, plus féroce encor que la rage de l'or,  
La foi au jeu mystérieux  
Et ses hasards hagards et ténébreux*





*Et ses arbitraires vouloirs certains  
Qui restaurent le vieux destin ;  
Le jeu, axe terrible, où tournera autour de l'aventure,  
Par seul plaisir d'anomalie,  
Par seul besoin de rut et de folie,  
Là-bas, où se croisent les lois d'effroi  
Et les suprêmes désarrois,  
Éperdument, la passion future.*

*Comme un torse de pierre et de métal debout,  
Avec, en son mystère immonde,  
Le cœur battant et haletant du monde,  
Le monument de l'or dans les ténèbres bout.*






## LE BAZAR

*C'est un bazar, au bout des faubourgs rouges :  
Étalages bondés, éventaires ventrus,  
Tumulte et cris brandis, gestes bourrus et crus,  
Et lettres d'or, qui soudain bougent,  
En torsades, sur la façade.*

*Chaque matin, on vend, en ce bazar,  
Parmi les épices, les fards  
Et les drogues omnipotentes,  
A bon marché, pour quelques sous,  
Les diamants dissous  
De la rosée immense et éclatante.*

*Le soir, à prix numéroté,  
Avec le désir noir de trafiquer de la pureté,  
On y brocante le soleil*



*Que toutes les vagues de la mer claire  
Lavent, entre leurs doigts vermeils,  
Aux horizons auréolaires.*

*C'est un bazar, avec des murs géants  
Et des balcons et des sous-sols béants  
Et des tympanes montés sur des corniches  
Et des drapeaux et des affiches,  
Où deux clowns noirs plument un ange.*

*A travers boue, à travers fange,  
Roulent, la nuit, vers le bazar,  
Les chars, les camions et les fardiens,  
Qui s'en reviennent des usines  
Voisines,  
Des cimetières et des charniers,  
Avec un tel poids noir de cargaisons,  
Que le sol bouge et les maisons.*

*On met au clair à certains jours,  
En de vaines et frivoles boutiques,  
Ce que l'humanité des temps antiques  
Croyait divinement être l'amour ;*



*Aussi les Dieux et leur beauté  
Et l'effrayant aspect de leur éternité  
Et leurs yeux d'or et leurs mythes et leurs emblèmes  
Et des livres qui les blasphèment.*

*Toutes ardeurs, tous souvenirs, toutes prières  
Sont là, sur des étals, et s'empoussièrent.  
Des mots qui renfermaient l'âme du monde  
Et que les prêtres seuls disaient au nom de tous,  
Sont charriés et ballottés, dans la faconde  
Des camelots et des voyous.  
L'immensité se serre en des armoires  
Dérisoires et rayonne de plaies  
Et le sens même de la gloire  
Se définit par des monnaies.*

*Lettres jusques au ciel, lettres en or qui bouge,  
C'est un bazar au bout des faubourgs rouges !  
La foule et ses flots noirs  
S'y bouscule près des comptoirs ;  
La foule et ses désirs multipliés,  
Par centaines et par milliers,  
Y tourne, y monte, au long des escaliers,*



*Et s'érige folle et sauvage,  
En spirale, vers les étages.*

*Là-haut, c'est la pensée  
Immortelle, mais convulsée,  
Avec ses triomphes et ses surprises,  
Qu'à la hâte on expertise.  
Tous ceux dont le cerveau  
S'enflamme aux feux des problèmes nouveaux,  
Tous les chercheurs qui se fixent pour cible  
Le front d'airain de l'impossible  
Et le cassent, pour que les découvertes  
S'en échappent, ailes ouvertes,  
Sont là gauches, fiévreux, distraits,  
Dupes des gens qui les renient  
Mais utilisent leur génie,  
Et font argent de leurs secrets.*

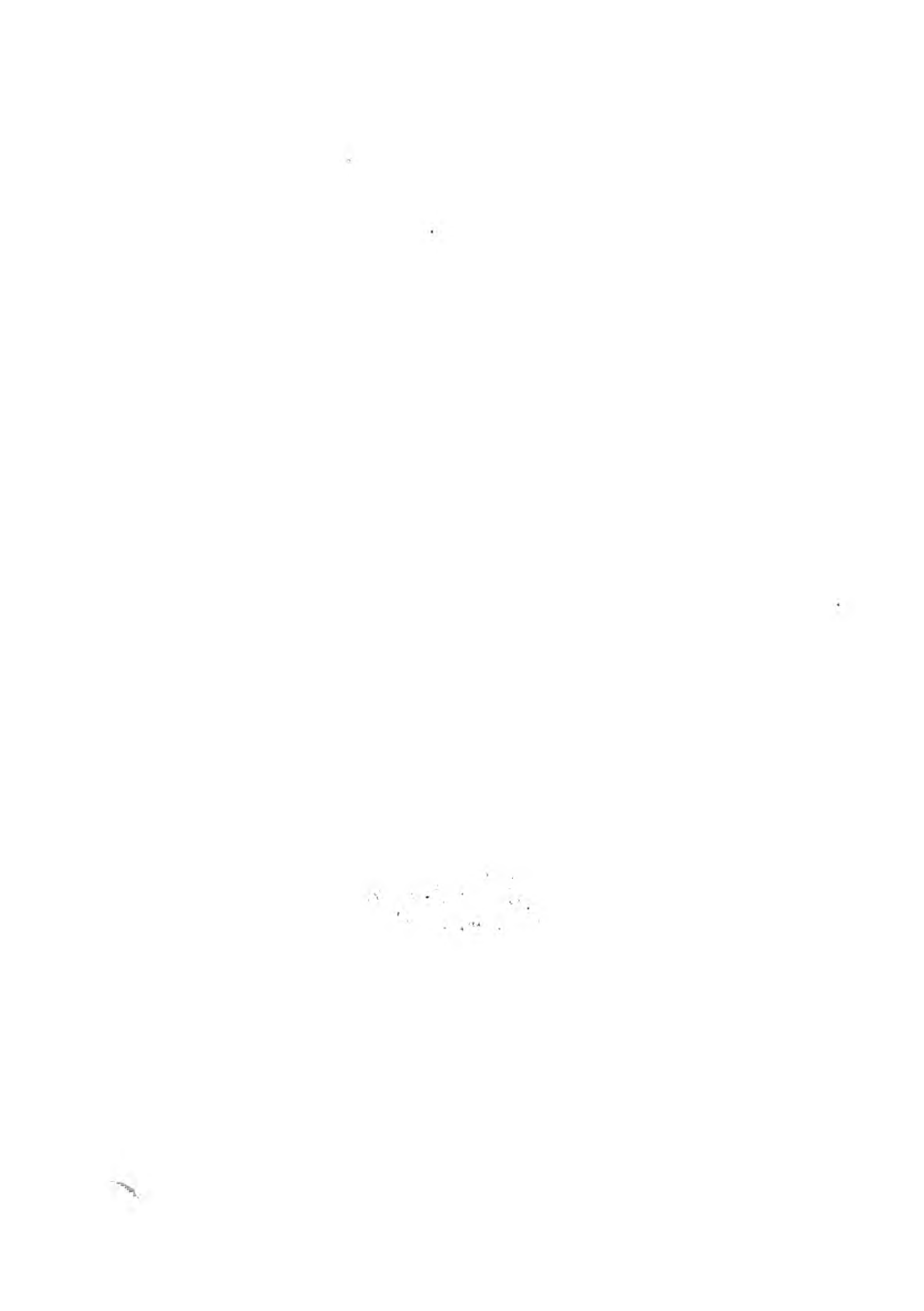
*Oh ! les Édens, là-bas, au bout du monde,  
Avec des arbres purs à leurs sommets,  
Que ces voyants des lois profondes  
Ont explorés pour à jamais,  
Sans se douter qu'ils sont les Dieux.*



*Oh ! leur ardeur à recréer la vie,  
Selon la foi qu'ils ont en eux  
Et la douceur et la bonté de leurs grands yeux,  
Quand, revenus de l'inconnu  
Vers les hommes, d'où ils s'érigent,  
On leur vole ce qui leur reste aux mains  
De vérité conquise et de destin.*

*C'est un bazar tout en vertiges  
Que bat, continûment, la foule, avec ses houles  
Et ses vagues d'argent et d'or ;  
C'est un bazar tout en décors,  
Avec des tours de feux et des lumières,  
Si large et haut que, dans la nuit,  
Il apparaît la bête éclatante de bruit  
Qui monte épouvanter le silence stellaire.*







## L'ÉTAL

*Non loin du port, la nuit, lorsque l'essor  
Des tours et des palais vertigineux s'affaisse  
Dans l'ombre — et que brûlent des yeux de braise,  
Le quartier fauve et noir allume encor  
Son vieux décor de vice et d'or.*

*Des commères, blocs de viande tassée et lasse,  
Interpellent, du seuil de portes basses,  
Les gens qui passent ;  
Derrière elles, au fond des couloirs rouges  
Des feux luisent, un rideau bouge  
Et se soulève et permet d'entrevoir  
De la chair nue en des miroirs.*

*Le port est proche. A gauche, au bout des rues,  
L'emmèlement des mâts et des vergues obstrue  
Un pan de ciel énorme ;*





*A droite, un tas grouillant de ruelles difformes  
Choit de la ville — et les foules obscures  
S'y dépêchent vers leurs destins de pourriture.*

*C'est l'étal flasque et monstrueux de la luxure  
Dressé, depuis toujours, sur les frontières  
De la cité et de la mer.*

*Là-bas, parmi les flots et les hasards,  
Ceux qui veillent mélancoliques, aux bancs de quart,  
Et les mousses, dans les agrès et les cordes pendues,  
Et les marins hallucinés par les yeux bleus des étendues,  
Tous en rêvent et l'évoquent, tels soirs ;  
Le cru désir les tord en effrénés vouloirs ;  
Les baisers mous du vent sur leur torse circulent ;  
La vague éveille en eux des images qui brûlent ;  
Et leurs deux bras supplient et longuement se désespèrent  
Et s'exaltent, tendus du côté de la terre.*

*Et ceux d'ici, ceux des bureaux et des bazars,  
Chiffreurs têtus, marchands précis, scribes hagards,  
Fronts assouplis, cerveaux loués et mains vendues,*



*Quand les clefs de la caisse au mur sont appendues,  
Sentent le même rut mordre leur corps, tels soirs ;  
On les entend descendre en troupeaux noirs,  
Comme des chiens chassés, du fond du crépuscule,  
Et la débauche en eux si fortement bouscule  
Leur avarice et leur prudence routinière  
Qu'elle les use et les détraque et les ruine, avec colère.*

*C'est l'étal flasque et monstrueux de la luxure  
Dressé, depuis toujours, sur les frontières  
De la cité et de la mer.*

*Venus de quels lointains bénins ou fatidiques ?  
Venus de quels comptoirs fiévreux ou méthodiques ?  
Avec, en leurs yeux durs, la haine âpre et sournoise,  
Avec, en leur instinct, la bataille et l'angoisse,  
Autour de femelles rouges qui les affolent,  
Ils s'assemblent et s'ameutent en rageuses paroles.*

*De gros lambris fougueux et des ornements crus  
Luisent au long des murs et, par bouquets, se dardent ;  
Des satyres sautants et des Bacchus ventrus  
Rient d'un rire immobile en des glaces blafardes ;*



*Des fleurs meurent. Sur des tables de jeu,  
Les bols chauffent, tordant leur flamme en cheveux bleus ;  
Un pot de fard s'encrasse, au coin d'une étagère ;  
Une chatte bondit vers des mouches, légère ;  
Un ivrogne sommeille étendu sur un banc,  
Et des femmes viennent à lui et se penchant  
Frôlent ses yeux fermés, avec leurs seins énormes.*

*Leurs compagnes, reins fatigués, croupes qui dorment,  
Sur des fauteuils et des divans sont empilées,  
La chair morne et vague d'avoir été foulée  
Par les premiers passants de la vigne banale.  
L'une d'elles coule en son bas un morceau d'or,  
Une autre bâille et s'étire, d'autres encor  
— Flambeaux défunts, tyrses usés des bacchanales —  
Sentant l'âge et la fin les flairer du museau,  
Les yeux fixes, se caressent la peau,  
D'une main lente et machinale.*

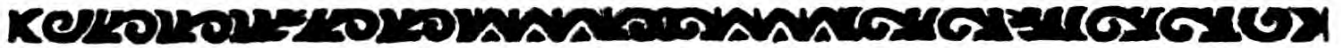
*C'est l'étal flasque et monstrueux de la luxure  
Dressé, depuis toujours, sur les frontières  
De la cité et de la mer.*



*D'après l'argent qui tinte dans les poches,  
La promesse s'échange ou les reproches,  
Un cynisme tranquille, une ardeur lasse  
Préside à la tendresse ou la menace.  
L'étreinte et les baisers ennuiant. Souvent,  
Lorsque les poings s'entrecognent, au vent  
Des insultes et des jurons, toujours les mêmes,  
Quelque gaieté s'essore et jaillit des blasphèmes,  
Mais aussitôt retombe — et l'on entend,  
    *Dans le silence inquiétant,  
    Un clocher proche et haletant  
    Sonner l'heure lourde et funèbre,  
    Sur la ville, dans les ténèbres.**

*Pourtant, à certains mois, quand les fêtes émargent  
L'hiver, à la Noël, l'été, à la Saint-Pierre,  
Le vieux quartier de crasse et de lumière  
Monte vers le péché, avec un élan large.*

*Il fermente de chants hurlés et de tapages :  
Fenêtre par fenêtre, étage par étage,  
Ses façades dardent, de haut en bas,  
Le vice — et, jusqu'au fond des galetas,*



*Brame l'ardeur et s'accouplent les rages.  
Dans la grand'salle, où les marins affluent,  
Poussant au devant d'eux quelque bouffon des rues  
Qui se convulse en mimiques obscènes,  
Les vins d'écume et d'or bondissent de leur gaine ;  
Les hommes saouls braillent comme des fous,  
Les femmes se livrent — et, tout à coup,  
Les ruts flambent, les bras se nouent, les corps se tordent,  
On ne voit plus que des instincts qui s'entremordent,  
Des seins offerts, des ventres pris — et l'incendie  
Des yeux hagards en des buissons de chair brandie.*

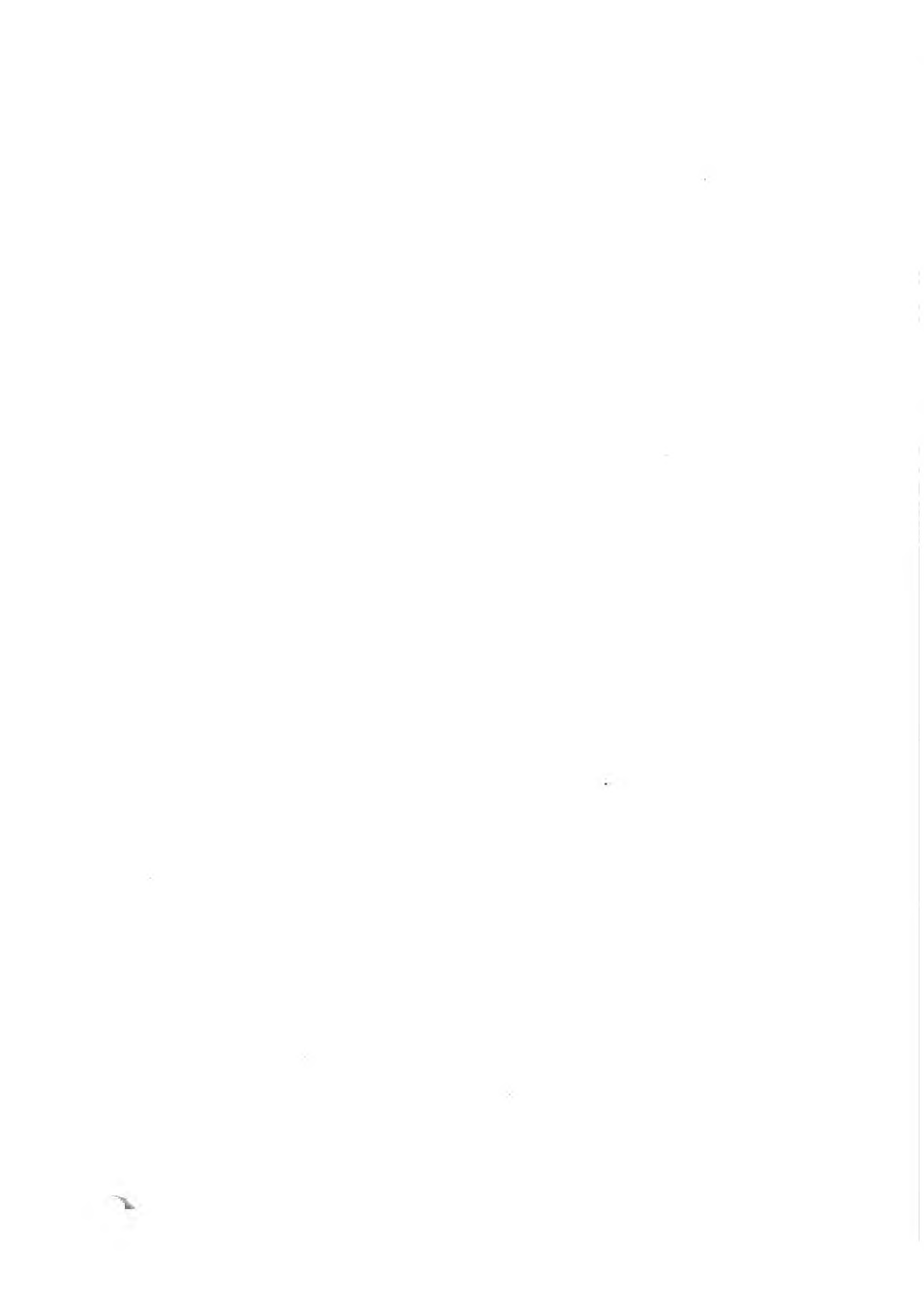
*Et cela monte et s'affaisse pour remonter encore :  
Et cela roule, ainsi que des marées  
Exaspérées,  
Jusqu'au moment où l'aube emplit le port  
Et que la mort ardente aux renouvelaux  
Balaie et repousse vers les havres  
Ce qui reste, sur le carreau,  
De débauche tuée et de cadavres.*

*C'est l'étal flasque et monstrueux de la luxure,  
Où le crime plante ses couteaux clairs,  
Où la folie, à coups d'éclairs,*



*Féle les fronts de meurtrissures ;  
C'est l'étal flasque et monstrueux  
Dressé, depuis toujours, sur les frontières  
Tributaires de la cité et de la mer.*








## LA RÉVOLTE

*La rue, en un remous de pas,  
De corps et d'épaules d'où sont tendus des bras  
Sauvagement ramifiés vers la folie,  
Semble passer volante,  
Et ses fureurs, au même instant, s'allient  
A des haines, à des appels, à des espoirs ;  
La rue en or,  
La rue en rouge, au fond des soirs.*

*Toute la mort  
En des beffrois tonnants se lève ;  
Toute la mort, surgie en rêves,  
Avec des feux et des épées  
Et des têtes, à la tige des glaives,  
Comme des fleurs atrocement coupées.*

*La toux des canons lourds  
Les lourds hoquets des canons sourds*





*Mesurent seuls les pleurs et les abois de l'heure.  
Les cadrans blancs des carrefours obliques,  
Comme des yeux en des paupières,  
Sont défoncés à coups de pierre :  
Le temps normal n'existant plus  
Pour les cœurs fous et résolus  
De ces foules hyperboliques.*

*La rage, elle a bondi de terre  
Sur un monceau de pavés gris,  
La rage immense, avec des cris,  
Avec du sang féroce en ses artères,  
Et pâle et haletante  
Et si terriblement  
Que son moment d'élan vaut à lui seul le temps  
Que met un siècle en gravitant  
Autour de ses cent ans d'attente.*

*Tout ce qui fut rêvé jadis ;  
Ce que les fronts les plus hardis  
Vers l'avenir ont instauré ;  
Ce que les âmes ont brandi,  
Ce que les yeux ont imploré,*



*Ce que toute la sève humaine  
Silencieuse a renfermé,  
S'épanouit, aux mille bras armés  
De ces foules, brassant leur houle avec leurs haines.*

*C'est la fête du sang qui se déploie,  
A travers la terreur, en étendards de joie :  
Des gens passent rouges et ivres ;  
Des gens passent sur des gens morts ;  
Les soldats clairs, casqués de cuivre,  
Ne sachant plus où sont les droits, où sont les torts,  
Las d'obéir, chargent, mollassement,  
Le peuple énorme et véhément  
Qui veut enfin que sur sa tête  
Luisent les ors sanglants et violents de la conquête.*

*— Tuer, pour rajeunir et pour créer !  
Ainsi que la nature inassouvie  
Mordre le but, éperdument,  
A travers la folie énorme d'un moment :  
Tuer ou s'immoler pour tordre de la vie ! —  
Voici des ponts et des maisons qui brûlent,  
En façades de sang, sur le fond noir du crépuscule ;  
L'eau des canaux en réfléchit les fumantes splendeurs,*



*De haut en bas, jusqu'en ses profondeurs ;  
D'énormes tours obliquement dorées  
Barrent la ville au loin d'ombres démesurées ;  
Les bras des feux, ouvrant leurs mains funèbres,  
Éparpillent des tisons d'or par les ténèbres ;  
Et les brasiers des toits sautent en bonds sauvages,  
Hors d'eux-mêmes, jusqu'aux nuages.*

*On fusille par tas, là-bas.*

*La mort, avec des doigts précis et mécaniques,  
Au tir rapide et sec des fusils lourds,  
Abat, le long des murs du carrefour,  
Des corps raidis en gestes tétaniques ;  
Leurs rangs entiers tombent comme des barres.  
Des silences de plomb pèsent sur les bagarres.  
Les cadavres, dont les balles ont fait des loques,  
Le torse à nu, montrent leurs chairs baroques ;  
Et le reflet dansant des lanternes fantasques  
Crispe en rire le cri dernier sur tous ces masques.*

*Tapant et haletant, le tocsin bat,  
Comme un cœur dans un combat,*



*Quand, tout à coup, pareille aux voix asphyxiées,  
Telle cloche qui âprement tintait,  
Dans sa tourelle incendiée,  
Se tait.*

*Aux vieux palais publics, d'où les échevins d'or  
Jadis domptaient la ville et refoulaient l'effort  
Et la marée en rut des multitudes fortes,  
On pénètre, en cognant et martelant les portes ;  
Les clefs sautent et les verrous ;  
Des armoires de fer ouvrent leur trou,  
Où s'alignent les lois et les harangues ;  
Une torche les lèche, avec sa langue,  
Et tout leur passé noir s'envole et s'éparpille,  
Tandis que dans la cave et les greniers on pille  
Et que l'on jette au loin, par les balcons hagards,  
Des corps humains fauchant le vide avec leurs bras épars.*

*Dans les églises,  
Les verrières, où les martyres sont assises,  
Jonchent le sol et s'émiettent comme du chaume ;  
Un Christ, exsangue et long comme un fantôme,  
Est lacéré et pend, tel un haillon de bois,*



*Au dernier clou qui perce encor sa croix ;  
Le tabernacle, où sont les chrêmes,  
Est enfoncé, à coups de poings et de blasphèmes ;  
On soufflette les Saints près des autels debout  
Et dans la grande nef, de l'un à l'autre bout,  
— Telle une neige — on dissémine les hosties  
Pour qu'elles soient, sous des talons rageurs, anéanties.*

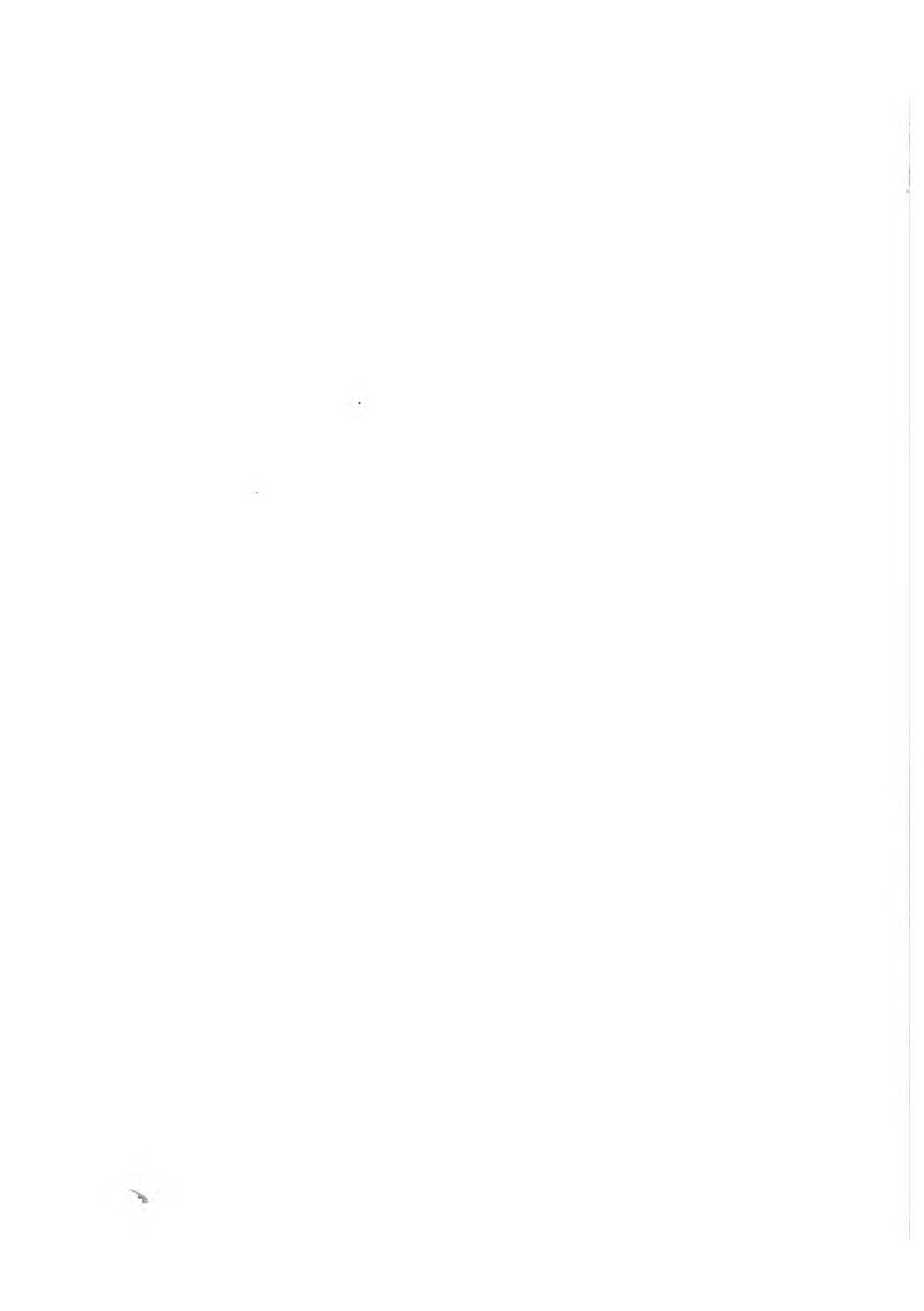
*Tous les bijoux du meurtre et des désastres  
Étincellent ainsi, sous l'œil des astres ;  
La ville entière éclate  
En pays d'or coiffé de flammes écarlates ;  
La ville, au fond des soirs, vers les lointains houleux,  
Tend sa propre couronne énormément en feu ;  
Toute la rage et toute la folie  
Brassent la vie, avec leur lie,  
Si fort que, par instants, le sol semble trembler,  
Et l'espace brûler  
Et la fumée et ses fureurs s'écheveler et s'envoler  
Et balayer les grands cieux froids.*

*Tuer, pour rajeunir et pour créer ;  
Ou pour tomber et pour mourir, qu'importe !  
Ouvrir, ou se casser les poings contre la porte !*



*Et puis — que son printemps soit vert ou qu'il soit rouge —  
N'est-elle point, dans le monde, toujours,  
Haletante, par à travers les jours,  
La puissance profonde et fatale qui bouge !*







## *AU MUSÉE*

*La couronne formidable des rois  
En s'appuyant de tout son poids  
Sur un masque de cire  
Semblait broyer, dans ce hall froid,  
Tout un empire.*

*Le pâle émail des yeux usés  
S'était fendu en agonies  
Minuscules, mais infinies,  
Sous les sourcils martyrisés.*

*Le front avait été l'éclair,  
Avant que les pâles années  
N'eussent rivé les destinées,  
Sur ce bloc mort de morne chair.*





*Les crins encore étaient ardents,  
Mais la colossale mâchoire,  
Mi-ouverte, laissait la gloire  
Tomber morte d'entre les dents.*

*Depuis des temps qu'on ne sait pas,  
La couronne violemment cruelle,  
De sa poussée indiscontinue  
Ployait le chef toujours plus las.*

*Les astuces, les perfidies  
Louchaient en ses bijoux taillés,  
Et les meurtres, les sangs, les incendies  
Semblaient reluire entre ses ors caillés.*

*Elle écrasait et abattait  
Ce qui jadis était sa gloire :  
Le front géant qui la portait  
Et la dardait vers les victoires  
Et telle, accomplissait, sans bruit,  
L'œuvre d'une force qui se détruit,  
Obstinément, soi-même,  
Et finit par se définir*



*Pour l'avenir  
Dans un emblème.*

*Couronne et tête étaient placées,  
Couronne ardente et tête autoritaire,  
En un logis de verre,  
Au fond d'un hall, dans un musée.  
L'image apparaissait définitive.  
Un vieux gardien, vêtu de noir,  
Veillait, obstinément, sans voir  
Que cette mort se consommait impérative  
Et présidait à la force toujours accrue  
De la foule brassant sa vie et ses rumeurs  
Et ses clameurs et ses fureurs au fond des rues.*





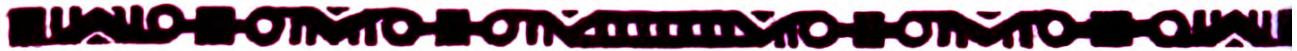


## UNE STATUE

*Avec, devant les yeux, l'astre qu'était son âme  
Par des chemins de rocs incandescents de flamme,  
Il s'en était allé si loin vers l'inconnu  
Que son siècle vieux et chenu,  
Toussant la mort, au vent trop fort de sa pensée,  
L'avait féroce ment enseveli sous la risée.*

*Il était oublié, depuis des tas d'années  
Vers l'avenir échelonnées,  
Lorsqu'un matin la ville éclata d'or  
Et de fête pour son apothéose  
Et le grandit en une pose  
De volonté debout sur un piédestal d'or.*

*On inscrivit sur le granit de gloire  
L'exil subi, la faim, l'affre et la prison,*



*Et l'on tressa, comme une floraison,  
Son crime ancien, autour de sa mémoire.*

*On lui prit sa pensée et l'on en fit des lois ;  
On lui prit sa folie et l'on en fit de l'ordre :  
Et ses railleurs d'antan ne savaient plus où mordre  
Le battant de tocsin qui sautait dans sa voix.*

*Son image d'airain sacra le carrefour,  
D'où l'on voyait briller, agrandi de mystère,  
Son front suprême et clair et large et comme austère  
Dans le tumulte et la rage des jours.*





## LA MORT

*Avec ses larges corbillards  
Ornés de plumes majuscules,  
Par les matins et les brouillards,  
La Mort circule.*

*Parée et noire et opulente,  
Tambours voilés, musiques lentes,  
Avec ses larges corbillards,  
Ornés de pâles lampadaires,  
La Mort s'étale et s'exagère.*

*Sous les porches illuminés,  
Pareils aux nocturnes trésors,  
Les gros cercueils écussonnés  
— Larmes d'argent et blasons d'or —  
Écoutent l'heure éclatante des glas*



*Que les cloches cassent, là-bas ;  
L'heure qui tombe, avec des bonds  
Et des sanglots, sur les maisons,  
L'heure qui meurt sur les demeures,  
Avec des bonds et des sanglots de plomb.*

*Parée et noire et opulente,  
Au cri des orgues violentes  
    Qui la célèbrent,  
La Mort toute en ténèbres  
Règne, comme une idole assise,  
Sous la coupole des églises.*

*Des feux, tordus comme des hydres,  
Buissonnent clairs autour du catafalque immense,  
Où des anges, tenant des faux, et des clepsydes,  
    Dressent leur véhémence,  
Clairons dardés, vers le néant.  
Le vide en est grandi sous le transept béant ;  
De pâles voix d'enfants  
    A l'infini crient l'agonie,  
    Par à travers ces ironies.  
Tandis que les hautes murailles*



*Montent, comme des linceuls blancs,  
Autour du bloc formidable et branlant  
De ces coupables funérailles.*

*Drapée en noir et familière,  
La Mort s'en va le long des rues  
Longues et linéaires.*

*Drapée en noir, comme le soir,  
La vieille Mort agressive et bourrue  
S'en va par les quartiers  
Des boutiques et des métiers,  
En carrosse qui se rehausse  
De gros lambris exorbitants,  
Couleur d'usure et d'ancien temps.*

*Drapée en noir, la Mort  
Cassant, entre ses mains, le sort  
Des gens méticuleux et réfléchis  
Qui s'exténuent, en leurs logis,  
Vainement, à faire fortune ;  
La Mort soudaine et importune  
Les met en ordre dans leurs bières*





*Comme des fardes régulières.*

*Et les cloches sonnent péniblement  
Un malheureux enterrement,  
Sur le défunt, que l'on trimballe,  
Par les églises colossales,  
Vers un coin d'ombre, où quelques cierges,  
Pauvres flammes, brûlent, devant la Vierge.*

*Vêtue en noir et besogneuse,  
La Mort gagne jusqu'aux faubourgs,  
En chariot branlant et lourd,  
Avec de vieilles haridelles  
Qu'elle flagelle  
Chaque matin, vers quels destins ?*

*Vêtue en noir,  
La Mort enjambe le trottoir  
Et l'égout pâle, où se mirent les bornes,  
Une à une, qui vont là-bas, vers les champs mornes ;  
Et leste et droite et dédaigneuse  
Gagne les escaliers et s'arrête sur les paliers  
Où l'on entend pleurer et sangloter,  
Derrière la porte entr'ouverte,  
Des gens laissant l'espoir tomber, inerte.*



*Et dans la pluie indéfinie,  
Une petite église de banlieue,  
Très maigrement, tinte un adieu,  
Sur la bière de sapin blanc  
Qui se rapproche, avec des gens dolents,  
Par les routes, silencieusement.*

*Telle la Mort journalière et logique  
Qui fait son œuvre et la marque de croix  
Et d'adieux mornes et de voix  
Criant vers l'inconnu leurs espoirs liturgiques.  
Mais d'autres fois, c'est la Mort grande et sa légende,  
Avec son aile au loin ramante,  
Vers les villes de l'épouvante.*

*Un ciel en fusion plombe la terre moite ;  
Des tours noires s'étirent droites  
Telles des bras, dans la terreur des crépuscules ;  
Les nuits tombent comme épaissies,  
Les nuits lourdes, les nuits moisies,  
Où, dans l'air gras et la chaleur rancie,  
Tombereaux pleins, la Mort circule.*



*Ample et géante comme l'ombre,  
Du haut en bas des maisons sombres,  
On l'écoute glisser muette et haletante.  
La peur du jour qui vient, la peur de toute attente,  
La peur de tout instant qui se décoche  
Persécute les cœurs, partout,  
Et redresse, soudain, en leur sueur, debout,  
Ceux qui, vers les minuits, songent au matin proche.*

*Les hôpitaux gonflés de maladies,  
Avec les yeux fiévreux de leurs fenêtres rouges,  
Fixent le ciel nocturne, où rien ne bouge  
Ni ne répond aux détresses brandies.*

*Les égouts roulent le poison  
Et les acides et les chlores,  
Couleur de nacre et de phosphore,  
Vainement tuent sa floraison.*

*De gros bourdons résonnent  
Pour tout le monde, pour personne ;  
Les églises ont barricadé leur seuil,  
Devant la masse des cercueils.*



*Comme des bateaux noirs que repousse le havre,  
La pourriture, elle est, là-bas,  
Numérotée en tas ;  
Et la prière même a peur de ces cadavres.*

*Et l'on entend, en galops éperdus,  
La Mort passer et les bières que l'on transporte  
Aux nécropoles, dont les portes,  
Ni nuit ni jour, ne ferment plus.*

*Tragique et noire et légendaire,  
Les pieds gluants, les gestes fous,  
La Mort balaie en un grand trou  
La ville entière au cimetière.*







## LA RECHERCHE

*Chambres claires, tours et laboratoires,  
Avec, sur leurs frises, les sphinx évocatoires  
Et vers le ciel, braqués, les télescopes d'or.*

*Blocs de lumière éclatés en trésors,  
Cristaux monumentaux et minéraux jaspés,  
Glaives de soleil vierge, en des prismes trempés,  
Creusets ardents, godets rouges, flammes fertiles,  
Où se transmuent les poussières subtiles ;  
Instruments nets et délicats,  
Ainsi que des insectes,  
Ressorts tendus et balances correctes,  
Cônes, segments, angles, carrés, compas,  
Sont là, vivant et respirant dans l'atmosphère  
De lutte et de conquête autour de la matière.*



*C'est la maison de la science au loin dardée,  
Obstinément, par à travers les faits jusqu'aux idées.*

*Dites ! quels temps versés au gouffre des années,  
Et quelle angoisse ou quel espoir des destinées,  
Et quels cerveaux chargés de lassitude  
A-t-il fallu pour faire un peu de certitude ?*

*Dites ! l'erreur plombant les fronts ; les bagnes  
De la croyance où le savoir marchait au pas ;  
Dites ! les premiers cris, là-haut, sur la montagne,  
Tués par les bruits sourds de la foule d'en bas.*

*Dites ! les feux et les bûchers ; dites ! les claies ;  
Les regards fous, en des visages d'effroi blanc ;  
Dites ! les corps martyrisés, dites ! les plaies  
Criant la vérité, avec leur bouche en sang.*

*C'est la maison de la science au loin dardée,  
Obstinément, par à travers les faits jusqu'aux idées.*



*Avec des yeux  
Méticuleux ou monstrueux,  
On y surprend les croissances ou les désastres  
S'échelonner, depuis l'atome jusqu'à l'astre.  
La vie y est fouillée, immense et solidaire,  
En sa surface ou ses replis miraculeux,  
Comme la mer et ses gouffres houleux,  
Par le soleil et ses mains d'or myriadares.*

*Chacun travaille, avec avidité,  
Méthodiquement lent, dans un effort d'ensemble ;  
Chacun dénoue un nœud, en la complexité  
Des problèmes qu'on y rassemble ;  
Et tous scrutent et regardent et prouvent,  
Tous ont raison — mais c'est un seul qui trouve !*

*Ah ! celui-là, dites ! de quels lointains de fête  
Il vient, plein de clarté et plein de jour ;  
Dites ! avec quelle flamme au cœur et quel amour  
Et quel espoir illuminant sa tête ;  
Dites ! comme à l'avance et que de fois  
Il a senti vibrer et fermenter son être  
Du même rythme que la loi  
Qu'il définit et fait connaître.*





*Comme il est simple et clair devant les choses  
Et humble et attentif, lorsque la nuit  
Glisse le mot énigmatique en lui  
Et descelle ses lèvres closes ;  
Et comme en s'écoutant, brusquement, il atteint,  
Dans la forêt toujours plus fourmillante et verte,  
La blanche et nue et vierge découverte  
Et la promulgue au monde ainsi que le destin.*

*Et quand d'autres, autant et plus que lui,  
Auront à leur lumière incendié la terre  
Et fait crier l'airain des portes du mystère,  
— Après combien de jours, combien de nuits,  
Combien de cris poussés vers le néant de tout,  
Combien de vœux défunts, de volontés à bout  
Et d'océans mauvais qui rejettent les sondes —  
Viendra l'instant, où tant d'efforts savants et ingénus,  
Tant de génie et de cerveaux tendus vers l'inconnu,  
Quand même, auront bâti sur des bases profondes  
Et jaillissant au ciel, la synthèse des mondes !*

*C'est la maison de la science au loin dardée.  
Vers l'unité de toutes les idées.*



## LES IDÉES

*Sur la Ville, dont les affres flamboient,  
Règnent, sans qu'on les voie,  
Mais évidentes, les idées.*

*On les rêve parmi les brumes, accoudées  
En des lointains, là-haut, près des soleils.*

*Aubes rouges, midis fumeux, couchants vermeils,  
Dans le tumulte violent des heures,  
Elles demeurent ;  
Et leur âme, par au delà du temps et de l'espace,  
S'éternise, devant les flux et les reflux qui passent.*

*Et la première et la plus vaste, c'est la force  
Épanouie ou souterraine,*



*Multipliée en poings, en bras, en torses,  
Ou tout à coup sereine,  
Dans un cerveau suprême et foudroyant.  
Par à travers l'or effrayant,  
Les cris, la chair, le sang, la lie,  
Elle apparaît : celle qui tend ou qui délie  
L'énorme effort humain bandé vers la folie.*

*Depuis que se mangent ou se fécondent  
A chaque instant qui naît, qui meurt, les mondes,  
L'atome est vibrant d'elle.  
Elle est l'ardeur de la conquête universelle.  
Indifférente au bien, au mal, mais haletante  
En chaque assaut dont les cités sont fermentantes,  
Elle érige la gloire en beau geste dans l'air,  
Ou bien allume, à coups d'éclairs,  
Par la nuit sourde où rien ne bouge,  
Le crime immense avec la mort à son poing rouge.*

*Et voici la justice et la pitié, jumelles ;  
Mères au double cœur dont les claires mamelles  
Versent le jour clément et se penchent vers tous.  
Ceux d'aujourd'hui les affichent deux ennemies  
Luttant avec des cris et des antinomies,*



*Au nom de Christ, le maître abominable ou doux,  
Selon celui qui interprète ses paroles.  
La loi qui est déesse, on la proclame idole ;  
Et les codes sont des meutes qu'on dresse à mordre ;  
Et la peur règne — mais l'ordre,  
Qui doit s'ouvrir comme une grande fleur  
Libre et vive, malgré ses milliers de pétales,  
Dont nul n'a comprimé l'ardeur,  
Puisera l'équité dans la bonté totale.*

*Oh ! l'avenir montré tel qu'un pays de flamme,  
Comme il est beau devant les âmes,  
Qui, malgré l'heure, ont confiance en leur vouloir.  
Tant de siècles ne détiennent l'espoir,  
Depuis mille et mille ans, indestructible,  
Sans que tous les désirs ligüés, frappant la cible,  
Ne tuent un jour la haine et n'instaurent l'amour.  
La conscience humaine est sculptée en contours  
Puissants et délicats que, sans cesse, elle affine,  
Pour transmuier sa vie en facultés divines  
Et créer son bonheur et s'affirmer : un Dieu ;  
Le futur éclatant est un oiseau de feu,  
Dont les plumes, une par une,  
Se détachant de l'aile et retombant vers nous,  
Frôlent de flamme et de splendeur nos regards fous.*



*Et plus haute que n'est la force et la justice,  
Par au delà du vrai, du faux, de l'équité,  
Plus loin que l'innocence ou que le vice,  
Luit la beauté.  
Touffue et claire,  
Méduse ténébreuse et Minerve solaire,  
Fondant le double mythe en unique splendeur,  
Elle épouvante de grandeur.  
Sublime, elle a pour prêtres les génies  
Qui communient  
De la lumière de ses yeux ;  
Les temps sont datés d'elle et marchent glorieux,  
Selon que son vouloir les prend pour ostiaires ;  
Son poing crispé saisit les mille éclairs contraires  
Et les assemble et les resserre et les unit,  
Pour tordre et pour forger, d'un coup, tout l'infini.  
La rose Égypte et la Grèce dorée  
Jadis, aux temps des Dieux, l'ont instaurée  
En des temples d'où s'envolait l'oracle ;  
Et Paris et Florence ont rêvé le miracle  
D'être, à leur tour, l'autel où ses pieds clairs,  
Vibrants d'ailes, se poseraient sur l'univers.  
Aujourd'hui même, elle apparaît dans les fumées,  
Les yeux offerts, les mains encor fermées,  
Le corps exalté d'or et de soleil ;  
Un feu nouveau d'entre ses doigts vermeils*



*Glisse et provoque aux conquêtes certaines,  
Mais les marteaux brutaux des tapages modernes  
Cassent un bruit si fort, sous les cieux ternes,  
Que son appel vers ses fervents s'entend à peine.*

*Et néanmoins elle est la totale harmonie  
Qui se transforme et se restaure à l'infini,  
Par à travers les mille efforts que l'on croit vains ;  
Elle est la clef du cycle humain,  
Elle suggère à tous l'existence parfaite,  
La simple joie et l'effort éperdu,  
Vers les temps clairs, baignés de fête  
Et sonores, là-bas, d'un large accord inentendu.  
Quiconque espère en elle est au delà de l'heure  
Qui frappe aux cadrans noirs de sa demeure ;  
Et tandis que la foule abat, dans la douleur,  
Ses pauvres bras tendus vers la splendeur,  
Parfois, déjà, dans le mirage, où quelque âme s'isole,  
La beauté passe — et dit les futures paroles.*

*Sur la Ville, d'où les affres flamboient,  
Règnent, sans qu'on les voie,  
Mais évidentes, les idées.*





## VERS LE FUTUR

*O race humaine aux astres d'or nouée,  
As-tu senti de quel travail formidable et battant,  
Soudainement, depuis cent ans,  
Ta force immense est secouée ?*

*Du fond des mers, à travers terre et cieux,  
Jusques à l'or errant des étoiles perdues,  
De nuit en nuit et d'étendue en étendue,  
Se prolonge là-haut le voyage des yeux.*

*Tandis qu'en bas les ans et les siècles funèbres,  
Couchés dans les tombeaux stratifiés des temps,  
Sont explorés, de continent en continent,  
Et surgissent poudreux et clairs de leurs ténèbres.*





*L'acharnement à tout peser, à tout savoir,  
Fouille la forêt drue et mouvante des êtres  
Et malgré la broussaille où tel pas s'enchevêtre  
L'homme conquiert sa loi des droits et des devoirs.*

*Dans le ferment, dans l'atome, dans la poussière,  
La vie énorme est recherchée et apparaît.  
Tout est capté dans une infinité de rets  
Que serre ou que distend l'immortelle matière.*

*Héros, savant, artiste, apôtre, aventurier,  
Chacun troue à son tour le mur noir des mystères  
Et, grâce à ces labeurs groupés ou solitaires,  
L'être nouveau se sent l'univers tout entier.*

*Et c'est vous, vous les villes,  
Debout  
De loin en loin, là-bas, de l'un à l'autre bout  
Des plaines et des domaines,  
Qui concentrez en vous assez d'humanité,  
Assez de force rouge et de neuve clarté,  
Pour enflammer de fièvre et de rage fécondes  
Les cervelles patientes ou violentes*




*De ceux  
Qui découvrent la règle et résument en eux  
Le monde.*

*L'esprit des campagnes était l'esprit de Dieu ;  
Il eut la peur de la recherche et des révoltes,  
Il chut ; et le voici qui meurt, sous les essieux  
Et sous les chars en feu des nouvelles récoltes.*

*La ruine s'installe et souffle aux quatre coins  
D'où s'acharnent les vents, sur la plaine finie,  
Tandis que la cité lui soutire de loin  
Ce qui lui reste encor d'ardeur dans l'agonie.*

*L'usine rouge éclate où seuls brillaient les champs ;  
La fumée à flots noirs rase les toits d'église ;  
L'esprit de l'homme avance et le soleil couchant  
N'est plus l'hostie en or divin qui fertilise.*

*Renâîtront-ils, les champs, un jour, exorcisés  
De leurs erreurs, de leurs affres, de leur folie ;  
Jardins pour les efforts et les labeurs lassés,  
Coupes de clarté vierge et de santé remplies ?*



*Referont-ils, avec l'ancien et bon soleil,  
Avec le vent, la pluie et les bêtes serviles,  
En des heures de sursaut libre et de réveil,  
Un monde enfin sauvé de l'emprise des villes ?*

*Ou bien deviendront-ils les derniers paradis  
Purgés des dieux et affranchis de leurs présages,  
Où s'en viendront rêver, à l'aube et aux midis,  
Avant de s'endormir dans les soirs clairs, les sages ?*

*En attendant, la vie ample se satisfait  
D'être une joie humaine, effrénée et féconde ;  
Les droits et les devoirs? Rêves divers que fait,  
Devant chaque espoir neuf, la jeunesse du monde !*



TITRES  
ET PAGINATION DES  
POÈMES

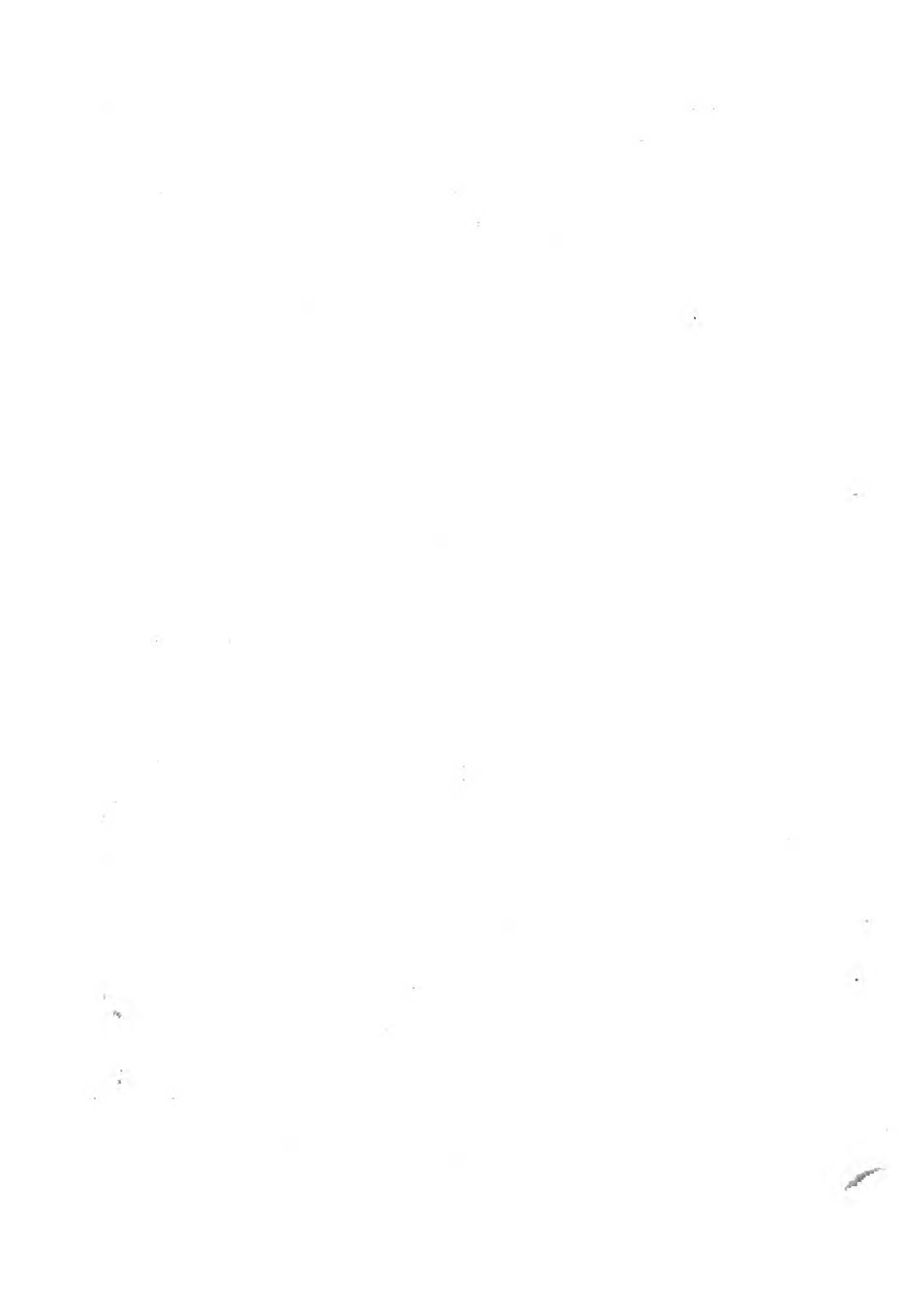




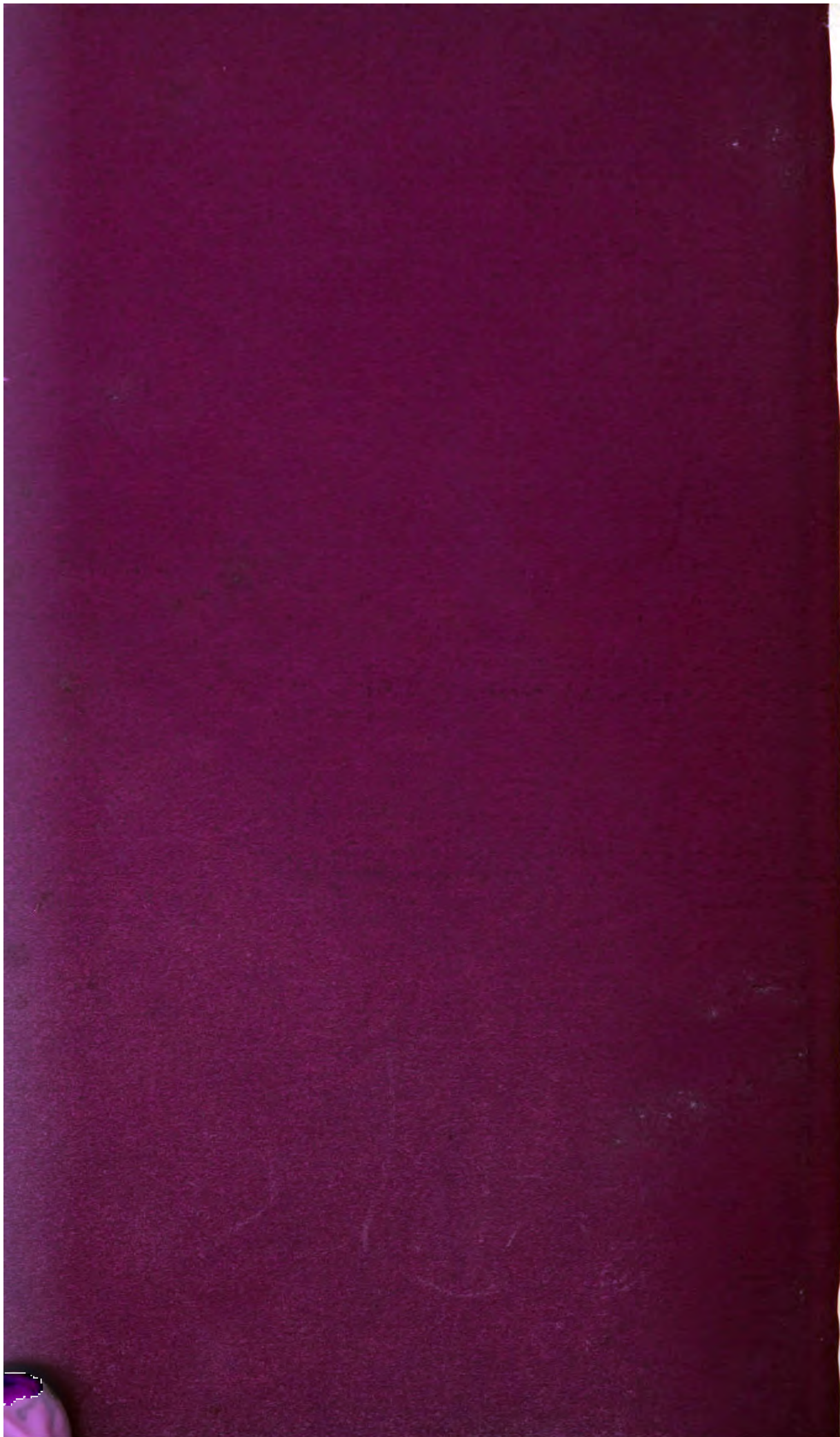


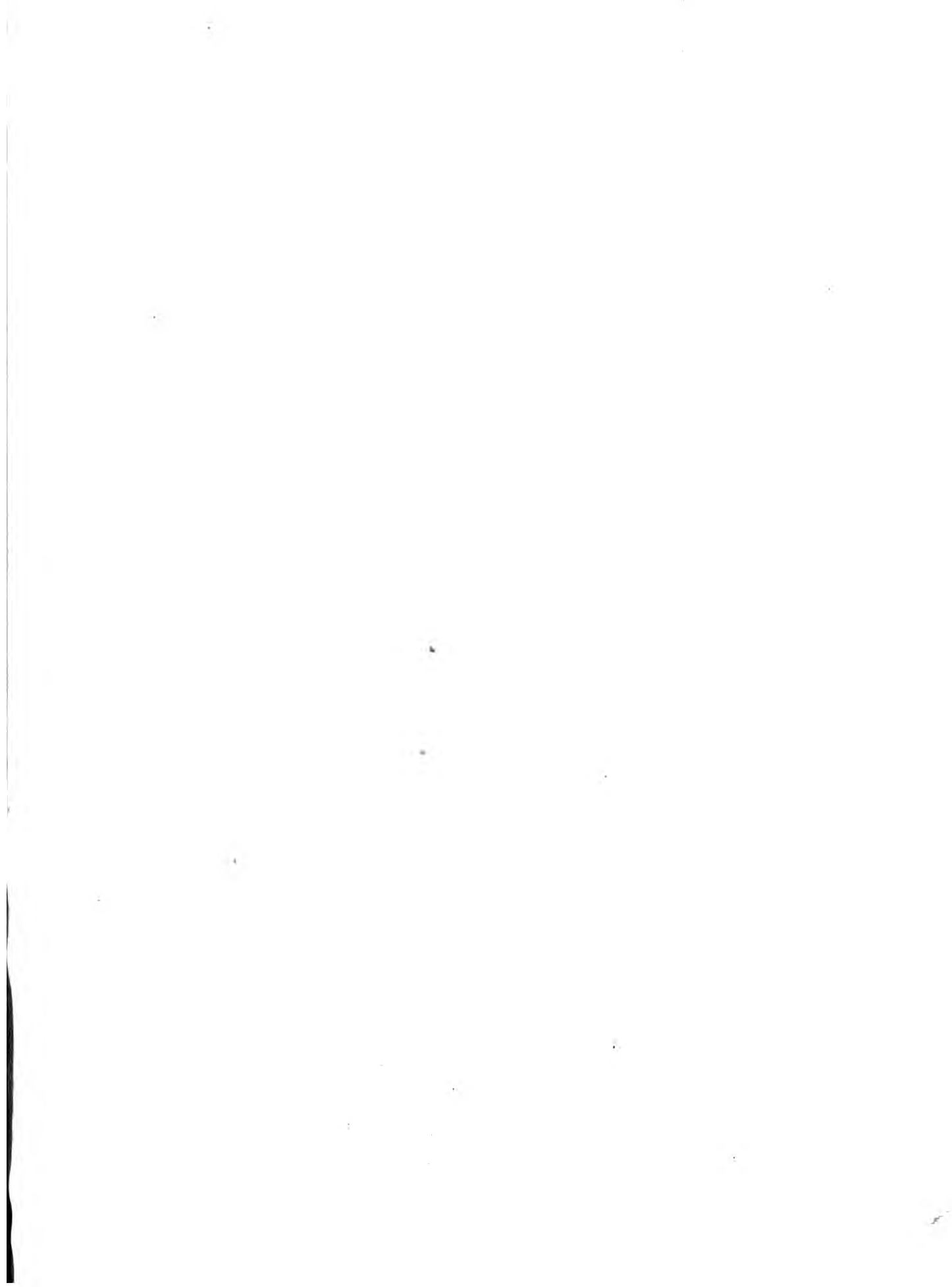
La plaine	1
L'âme de la ville	7
Une statue ( <i>moine</i> )	15
Les cathédrales	19
Une statue ( <i>soldat</i> )	25
Le port	29
Les spectacles	33
Les promeneuses	39
Une statue ( <i>bourgeois</i> )	43
Les usines	45
La bourse	51
Le bazar	57
L'étal	63
La révolte	71
Au musée	79
Une statue ( <i>apôtre</i> )	83
La mort	85
La recherche	93
Les idées	97
Vers le futur	103

79800747



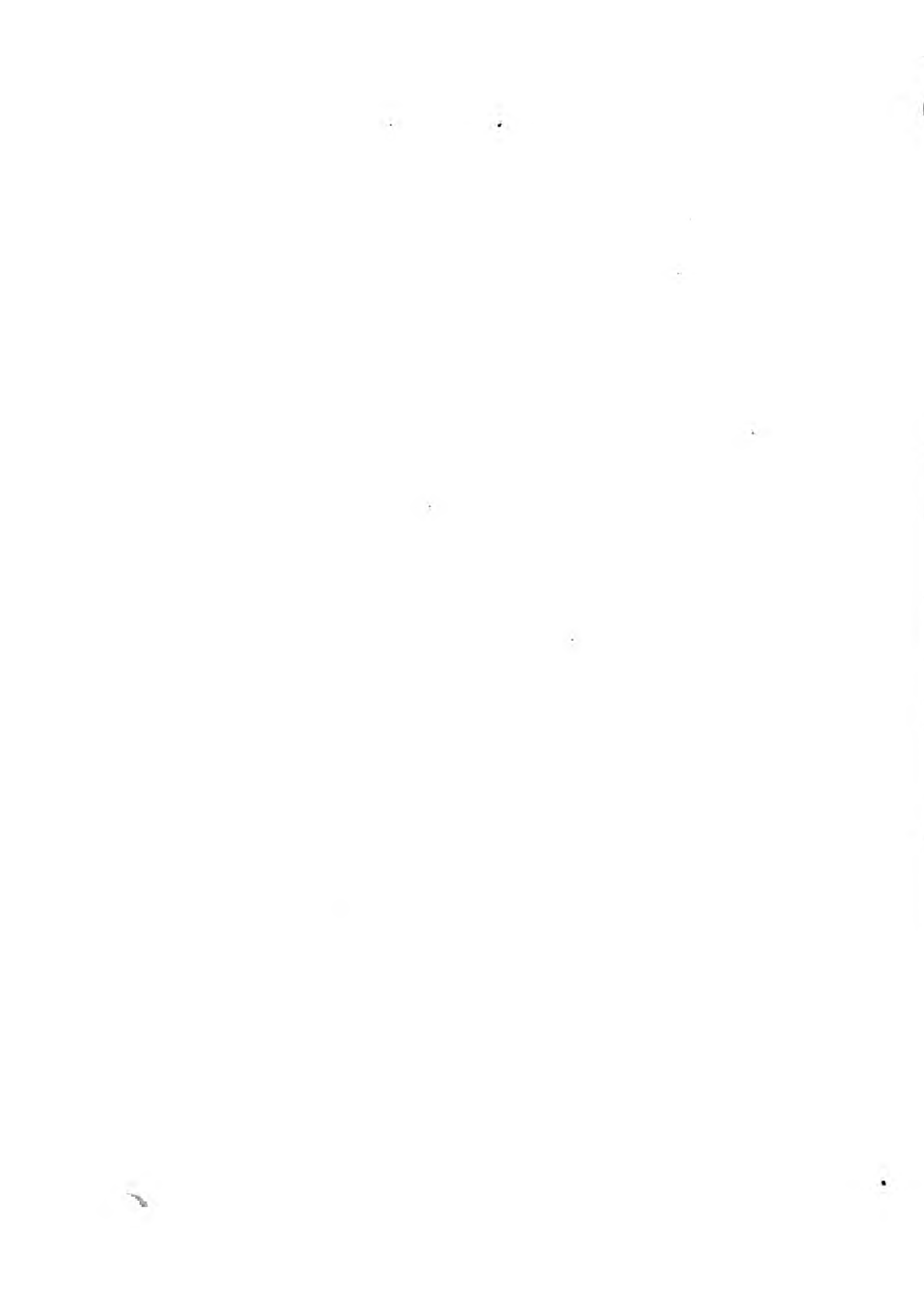












B.A. Gross  
31.10.79

